

DOCUMENTS HISTORIQUES

No 27

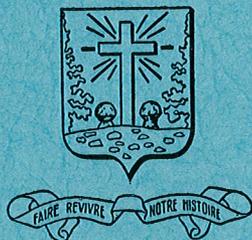
UN HEROS DU LAC SUPERIEUR

FRÉDÉRIC BARAGA

par

Lorenzo Cadieux, S.J.,

Ernest Comte, S.J.



La Société Historique du Nouvel-Ontario
Collège du Sacré-Coeur, Sudbury, Ont.

— 1954 —

VOUS POUVEZ COMPLÉTER VOTRE COLLECTION
DE DOCUMENTS HISTORIQUES
EN LES RÉCLAMANT À

**LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU NOUVEL-ONTARIO,
COLLÈGE DU SACRÉ-COEUR,
SUDBURY, ONTARIO.**

DOCUMENTS HISTORIQUES

No 27

UN HEROS DU LAC SUPERIEUR

FRÉDÉRIC BARAGA

par

Lorenzo Cadieux, S.J.,

Ernest Comte, S.J.



**La Société Historique du Nouvel-Ontario
Collège du Sacré-Coeur, Sudbury, Ont.**

— 1954 —

La Société Historique du Nouvel-Ontario

Comité directeur (1954)

M. le sénateur J.-RAOUL HURTUBISE, M.D.,

M. le curé OSCAR RACETTE,

M. le juge J.-A.-S. PLOUFFE,
présidents honoraires

R. P. LORENZO CADIEUX, S.J.,
directeur

ME OSIAS GODIN,
président

ME EMILE LACOURCIÈRE,
vice-président

R. P. CHARLES DUBÉ, S.J.,
secrétaire

M. PAUL LITALIEN,
trésorier

R. P. Alphonse RAYMOND, S.J.; M. le juge Alibert ST-AUBIN;

M. J.-Armand LAPALME; Me Maurice LACOURCIÈRE;

Me Léo LANDREVILLE; Mme Bernard MURPHY;

Mlle Gilberte PROULX; M. Fernand MORISSET;

M. Rémi MILLETTE; Dr Alcide CAZABON;

M. Adélard LAFRANCE; M. A.-J. SAMSON;

conseillers

Imprimi potest :

Gérard GOULET, s.j., provincial,
Montréal, 8 avril 1954

Nihil obstat :

Alphonse Raymond, s.j.,
Sudbury, 6 avril 1954

Imprimatur :

† Ralph Hubert Dignan,
évêque du diocèse du Sault-Ste-Marie,
North-Bay, 7 avril 1954

INTRODUCTION

Un jeune avocat de vingt-quatre ans, riche et descendant d'une noble famille autrichienne, doué d'exquises qualités de cœur et d'âme, quitta subitement le Barreau pour un destin plus élevé : une carrière providentielle en Amérique.

Frédéric Baraga, nom de notre héros, a la bonne fortune de rencontrer sur sa route un saint authentique, Clément-Marie Hofbauer, qui place son dirige sur le plan héroïque. A son ordination, Frédéric renonce à son château; à son départ pour l'Amérique, ce jeune vicaire, d'un zèle incroyable, doit faire un plaidoyer de plusieurs heures aux paroissiens qui l'empêchaient de partir, en se cramponnant aux roues de la voiture.

Le nouvel apôtre des Indiens arriva, en 1831, au lac Michigan. Il reprenait, après plusieurs années d'abandon, l'œuvre des trois grands jésuites si admirés par l'Américain Bancroft : Dablon, Marquette et Allouez. Ajoutons un nom, le Père du Jaunay qui, après la Conquête, fut le dernier missionnaire jésuite dans la région des Grands Lacs. Il devra quitter ses chères missions indiennes, en 1765, et retourner à Québec.

Le diocèse du Haut-Michigan, dont l'abbé Frédéric Baraga fut le premier évêque, a de quoi nous intéresser, car il fut d'abord évangélisé par des missionnaires français de la Nouvelle-France. Et si, après 1760, l'étincelle de la foi ne s'est pas éteinte dans cette région et dans l'Ontario-Nord, c'est grâce à des apôtres laïcs, la plupart des Canadiens français, comme les Côté et les Crébassa, qui avaient à cœur de conserver la religion et même de répandre la lumière de l'Évangile par l'enseignement du catéchisme.

Mais que sont devenus leurs descendants ? Le R. P. Alexandre Dugré, s. j., va nous le dire :

“Cent mille descendants de nos voyageurs et coureurs de bois achèvent aujourd'hui de s'angliciser dans ce diocèse qui fut un jour aux deux tiers français, qui ne conserve maintenant qu'une dizaine de paroisses bilingues et des centaines de beaux noms semés par nos irrésistibles dé-

couvreurs et défricheurs . . . au profit des autres. Voyez la carte: Pointeaux-Chênes, au Grès, aux Barques, Détour, Seul-Choix, Bois-Blanc, Les Chenaux, L'Anse, Grand-Marais, Presqu'île, Prairie-du-Chien, sans compter cent autres, défigurés par d'acharnés traducteurs, tels L'Arbre-Croche, La Croix, Poisson-Blanc, la Baie-Verte, devenus Harbor-Springs, Cross Village, White-Fish, Green Bay.

Nos pionniers ont-ils donc eu là, comme un peu partout, la vocation de précurseurs, la tâche de manger la grande misère, puis de disparaître devant les nouveaux venus, les parvenus, laissant derrière eux une brûlante traînée d'apostolat, à laquelle on rend hommage quelquefois . . . ?

Ravivons, nous du moins, le souvenir d'il y a cent ans, à propos de cet illustre Baraga, évêque de grande race, qui choisit toujours nos gens pour guides, pour interprètes, pour logeurs, ces apôtres laïcs sans le savoir, qui firent le pont entre les tribus païennes et la paroisse américaine".(1)

LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DU NOUVEL-ONTARIO

Bibliographie :

- (1) Dugré, Alexandre, s.j. : *Le Messager Canadien*, janvier 1938;
Verwyst, Chrysostomus : *Life and Labors of Rt. Rev. Frederic Baraga* (Milwaukee, 1900);
Rejek, Antonio : *History of Diocese of Sault St. Marie and Marquette* (Houghton, 1907);
Jamison, James : *By Cross and Anchor* (Paterson, New Jersey, 1946);
Desautels, Théodore : *Manuscrit.*

COMMENT DIEU PRÉPARE UN GRAND HOMME

FRÉDÉRIC BARAGA naquit, le 29 juin 1797, à Dobernice, village situé dans la région slovène de l'Autriche. Ses parents appartenaient à la noblesse slave. Ils étaient de fervents catholiques et donnèrent à leurs cinq enfants une excellente éducation chrétienne.

Frédéric, qui passa une partie de son enfance au château de Kleindorf, développait en lui, en même temps qu'une énergie inflexible, une tendresse exquise pour les siens. Il sera un homme de cœur et de volonté.

Il fit ses études primaires et classiques à Laibach. Il se familiarisa avec l'allemand, l'anglais, l'italien, mais aussi avec le français lorsque les armées de Napoléon 1er occupèrent son pays, de 1809 à la chute de l'empereur. A dix-neuf ans, il s'inscrivit à l'Université de Vienne où il terminera brillamment, cinq ans plus tard, ses études de Droit. Mais un idéal plus élevé que le Barreau l'attirait. Il entra au Séminaire de Laibach.

A quelle influence faudrait-il attribuer le brusque changement du cours de sa vie ? A-t-il subi l'ascendant du Père spirituel qu'il s'était choisi, dès son arrivée à Vienne ? Son confesseur n'était nul autre que le Père Clément-Marie Hofbauer, l'apôtre de Vienne, — qui fut canonisé en 1909. Rien d'étonnant à ce qu'un saint homme exerce une certaine attirance sur son entourage et invite aux actions héroïques. Extraordinairement doué, Frédéric aurait réussi dans le monde; il préféra se donner totalement au service de Dieu. Dans un geste sublime de parfait détachement, il renonça, avant sa prêtrise, au château de Treffen, sa part d'héritage. Et le jour de son ordination, le 21 septembre 1823, il pouvait s'écrier comme David : « *Dominus pars hereditatis meae* : le Seigneur est la part de mon héritage. »

Son premier ministère paroissial lui fut assigné à l'automne 1824. Un mois était à peine écoulé, le nouveau vicaire de la paroisse Saint-Martin reçut de sa sœur, Amélie, une lettre l'invitant à un peu plus de modération.

Sa réponse est caractéristique de l'homme. « Sans travail je ne puis vivre, écrit-il. C'est le travail qui est ma plus douce consolation. Je veux et je dois travailler aussi longtemps que Dieu me gardera en santé. Présentement je ne puis me porter mieux. Le champs de mon Père est immense et la moisson abondante. Un bon serviteur, peut-il garder les bras croisés lorsque les oiseaux sauvages viennent manger le grain mûr ? Non, je ne peux rester inactif, même s'il m'en coûte la vie à cet endroit. »

Ce jeune prêtre au cœur de feu, qui avait horreur de la paresse et faisait siens les intérêts de Dieu, arrivait dans une paroisse endormie, où peu fréquentaient les Sacrements et trop ne remplissaient pas leurs devoirs pascals. La meilleure façon de réagir contre cet enlèvement spirituel était, pensait-il, la communion fréquente. Que lui importait la critique ou la jalousie de ses confrères imbus de jansénisme, pourvu que le bien s'accomplît. En peu de temps, toute la population fut bouleversée par la parole émouvante de cet ardent prédicateur et par la miséricordieuse compassion qu'il manifestait au confessionnal. De partout on accourait pour l'entendre, se confesser ou être dirigé.

Le dimanche après-midi et les jours de fête, il enseignait le catéchisme avec un tel succès, qu'il y avait autant d'assistants à ses leçons qu'à la grand'messe. Plusieurs familles de la campagne attendaient après le catéchisme avant de retourner chez elles.

Une telle ardeur au travail, une si grande efficacité de la parole prenaient leur source dans un brûlant amour de Dieu. C'est cet amour qui le poussait à l'imitation de son divin Chef. Il vivait en ascète : couchant sur une planche, priant beaucoup, mangeant peu, ne prenant que du pain et de l'eau au déjeuner et au souper, et jamais de vin.

Les pauvres étaient ses préférés. Un jour, il revint nu-pieds à la maison . . . il avait donné ses chaussures à un gueux. Une autre fois, il rencontra un mendiant qui gisait dans la rue ; il le prit dans ses bras et l'emporta au presbytère où il le soigna jusqu'à sa guérison.

Le jeune abbé avait remarqué la pénurie de livres de piété, écrits dans sa langue maternelle. Devait-il entreprendre aussi l'apostolat de la plume ? Après quelques hésitations, il se mit à l'œuvre et publia, en 1828, *La Nourriture spirituelle*, livre composé avec une telle onction et d'une si belle tenue littéraire qu'il est encore en usage de nos jours.

Il terminait à peine ce petit chef-d'œuvre qu'il était nommé à Metlika où il se dévoua avec un zèle dévorant. Comme à Saint-Martin, il devint l'idole des paroissiens. Ils l'aimaient parce qu'ils voyaient en lui un saint d'un dévouement total au service des âmes.

Quatre mois après son arrivée, il dota l'église d'un magnifique chemin de la Croix, puis il acheta des habits sacerdotaux et fit réparer le maître-autel et les autels latéraux. Presque toutes ces dépenses furent défrayées par sa sœur, Amélie, et quelques généreux donateurs.

Ce n'était pas assez pour ce tempérament actif. Il employa tous ses temps libres à la composition de livres pieux. Il traduisit de l'allemand en slovène un livre intitulé : « La Vénération et l'Imitation de la sainte Mère de Dieu », puis du latin « Les visites de Notre Seigneur au Saint Sacrement » de saint Alphonse de Liguori.

L'avenir s'annonçait des plus prometteurs en sa patrie, mais Dieu le voulait ailleurs. Un jour, une pensée l'émut profondément. Il y avait en Amérique des milliers de païens qui ne croyaient ni à Dieu ni à diable, qui ne connaîtraient jamais Dieu si un missionnaire ne se portait à leur secours. L'appel devenait de plus en plus pressant; il ne goûta de joies que le jour où il fut accepté pour les missions indiennes de l'Amérique du Nord.

« Enfin j'entends au lointain la voix qui m'invite à cette sainte mission, écrit-il à sa sœur, Amélie. Le 22 septembre 1830, le jour même du septième anniversaire de ma première messe, j'ai reçu une lettre de Mgr Edward Fenwick, évêque de Cincinnati, qui me supplie de venir le plus tôt possible. Maintenant, je vais atteindre le but auquel j'aspire depuis longtemps. »

Le jour de son départ, des centaines de personnes vinrent d'un peu partout pour recevoir sa bénédiction. Ces bonnes gens pleuraient quand le saint vicaire monta en voiture. Les uns saisirent les roues, d'autres la bride, les autres le suppliaient de ne point les abandonner. Il ne pouvait bouger. C'est à force de prières et de supplications qu'ils le laissèrent partir à la conquête des âmes sur le nouveau continent. L'Autriche donnait un François-Xavier à l'Amérique.

Baraga brûla les étapes entre Vienne, Munich, Strasbourg, Paris, Le Havre. Il respira l'air de la mer avec plaisir. Ah ! qu'il lui tardait de prendre le vaisseau ! Il s'embarqua le 1er décembre 1830.

New-York ! Il y débarqua le dernier jour de l'année, avec des sentiments d'une profonde gratitude envers la Providence. La Babylone moderne ne semble pas l'avoir fasciné avec ses cent quarante-six églises, dont quatre seulement étaient catholiques. Il fila en direction de Philadelphie, Baltimore, Columbus et Cincinnati.

Il reçut un chaleureux accueil de Mgr Fenwick. L'évêque était enchanté du nouveau missionnaire, un homme de valeur, aussi enthousiaste que cultivé, aussi ardent à l'œuvre qu'à l'oraison, et capable de parler plusieurs langues : un autre apôtre des nations !

En attendant le départ pour les missions indiennes du nord américain, l'abbé Baraga demeura à Cincinnati environ trois mois. Il y prêcha en allemand, confessa en français et en italien, continua à se perfectionner en anglais et commença l'étude de la langue indienne avec un jeune sauvage outaouais, nommé William Macca-tebinessi ou Oiseau-Noir. Elève et professeur causaient souvent de l'Arbre-Croche (Waganakisi), aujourd'hui Harbor-Springs, village indien situé dans une petite baie, au nord-est du lac Michigan.

L'Arbre-Croche, où était né Oiseau-Noir, devait être le premier champ d'apostolat de Baraga. Celui-ci priait souvent pour ses futures ouailles qu'il aimait déjà, grâce au sympathique Oiseau-Noir.



FIGURE D'ARISTOCRATE
Mgr Baraga

Ces deux clichés sont gracieusement fournis par le *Messenger Canadien*.

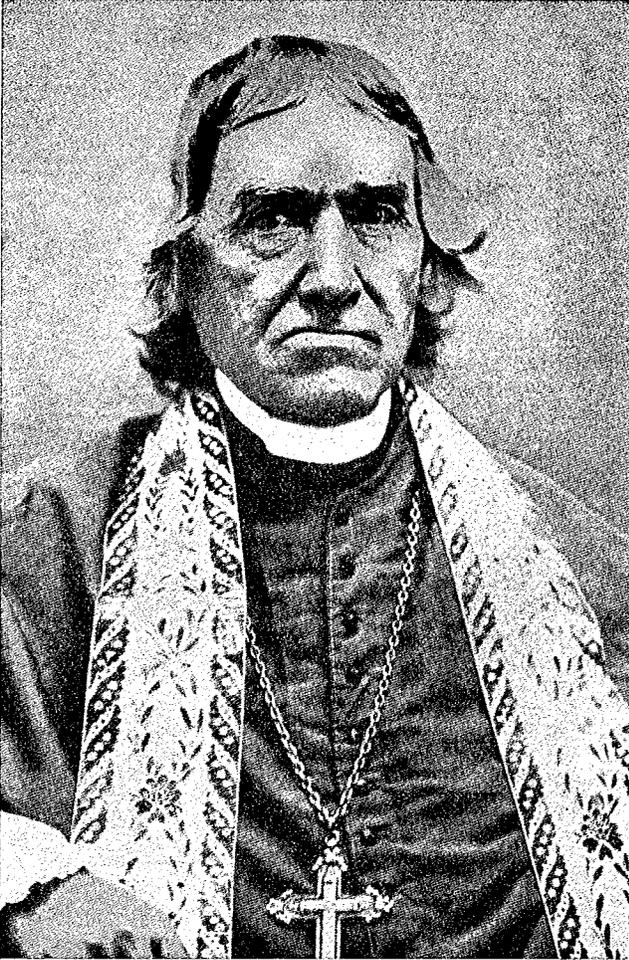


FIGURE D'OUTAOUAIS
Mgr Baraga, évêque des Indiens

L'élève apprit rapidement quelques mots très importants :

Dieu : <i>Kiji-manito</i>	jour : <i>gijigad</i>
ciel : <i>gijigong (wakwing)</i>	nuit : <i>tibik</i>
enfer : <i>anamakamegong</i>	eau : <i>ribis</i>
terre : <i>aki</i>	feu : <i>ishkote</i>
soleil : <i>gisis</i>	âme : <i>ninschibam</i>
lune : <i>tibikigisis</i>	père : <i>nosse</i>
Marie, mère de la grâce : <i>Mani, gwanatch jawendjigewin</i>	
Marie, notre protectrice, priez pour nous :	
<i>Mani, genawenimiliang, gaganotamawischinam.</i>	

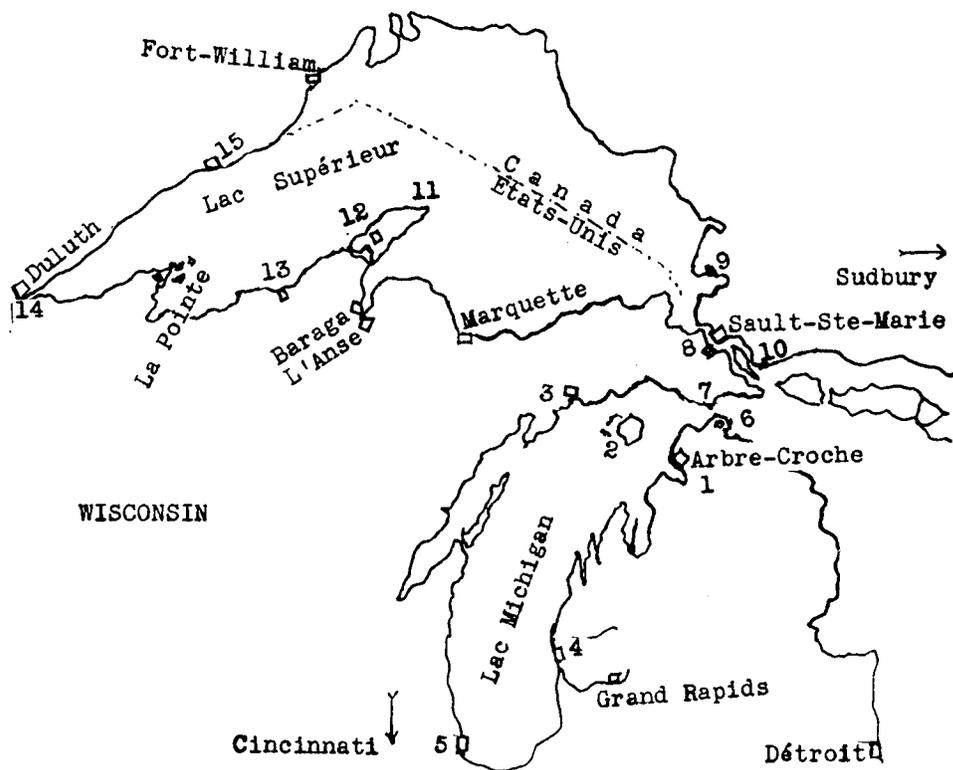
Sa prodigieuse mémoire enregistrait les moindres nuances de la langue odjibwée.

L'heure du départ sonna. Le 21 avril, il quittait Cincinnati. Son évêque lui avait demandé d'arrêter, chemin faisant, à Miamisbourg, à Dayton et à Détroit, pour faire un peu de ministère et donner l'occasion aux catholiques de remplir leur devoir pascal. A Miamisbourg, il prêcha en allemand chez un catholique où plusieurs Allemands protestants demandèrent la permission d'écouter. Le lendemain, il se rendit voir un vieil Irlandais malade, à trois milles dans le bois. Celui-ci n'avait pas vu un seul prêtre depuis cinquante ans; il se confessa et reçut la sainte communion avec une grande ferveur. A Dayton, il lui arriva une aventure curieuse. Le matin, il dit la messe chez un catholique; l'après-midi, des Allemands protestants, séduits par la personnalité de cet aristocrate autrichien qui parlait leur langue à ravir, l'invitèrent à prêcher dans leur propre église. C'était la première fois qu'il prêchait sans surplus, ni étole et en *clergyman*.

A Détroit, en attendant le bateau qui devait le conduire à destination, il fit du ministère, en français et en allemand, puis il s'embarqua pour Michillimakinac.

En arrivant à l'Arbre-Croche, le 28 octobre, il s'écria : « Heureux jour qui m'a enfin conduit chez les Sauvages avec qui je veux demeurer sans interruption jusqu'à mon dernier soupir ». Dieu exaucera le désir de ce cœur brûlant d'amour divin.

CARTE GÉOGRAPHIQUE



- | | | |
|------------------------------------|----------------------------------|-------------------|
| 1. Arbre-Croche
(Harbor-Spring) | 6. Mackinac | 11. Copper Harbor |
| 2. Beaver Island | 7. St-Ignace | 12. Hancock |
| 3. Manistique | 8. Sault-Ste-Marie
(Michigan) | 13. Ontonagon |
| 4. Muskegon | 9. Baie de Goulais | 14. Fond-du-Lac |
| 5. Chicago | 10. Garden-River | 15. Grand Marais |

UNE CHRÉTIENTÉ DE CONSCIENCES DROITES À L'ARBRE-CROCHE

L'Arbre-Croche (*Harbor Springs*) était un village que les Voyageurs canadiens appelaient « La Petite Traverse ». Après la Conquête de 1760, le dernier jésuite à travailler dans la région des Grands Lacs, le Père Pierre du Jaunay, avait une résidence à l'Arbre-Croche. De 1735 à 1765, ce missionnaire fut seul en charge de ces missions situées sur un territoire vaste comme un empire.

Il s'était rendu célèbre lors de la conspiration de Pontiac. Il s'interposa entre les Sauvages et les Anglais du Fort Mackinac, aujourd'hui Mackinaw City. Grâce à son intervention, il sauva du massacre une grande partie de la garnison anglaise. Ses grandes qualités de discrétion et de diplomatie lui attirèrent une profonde admiration de la part du commandant du Fort, George Etherington (1).

A l'arrivée de Baraga à l'Arbre-Croche, en 1831, il y avait encore quelques Indiens catholiques baptisés par le Père du Jaunay, et une poignée de Canadiens français. L'un d'entre eux, Joseph Letourneau, enseignait le français à l'école. La population était d'environ 650 âmes.

Pendant une cinquantaine d'années, cette population avait été privée de missionnaire. L'abbé Gabriel Richard y était venu, vers 1815, puis l'abbé Vincent Badin, en 1825. Celui-ci y avait trouvé, à sa grande surprise, une petite chapelle construite par les Indiens. Il la compara au temple de Salomon, bâti sans clou ni fer. Il remarqua que les Indiens savaient par cœur de jolis cantiques en outaouais que le Père du Jaunay avait enseignés à leurs parents. Ils les chantaient dolemment, sans art, mais avec toute leur âme.

La courte visite de l'abbé Badin développa l'appétit spirituel des habitants de l'Arbre-Croche. Par l'entremise de leur chef, Macate Binessi, ils supplièrent les autorités ecclésiastiques de leur envoyer un prêtre résident. « Un prêtre français, écrit le chef, qui nous enseignerait la tempérance et le chemin du ciel ». On leur

(1) Le commandant lui-même avait été délivré par le fameux guerrier, Charles Langlade, appelé "Le Brave des braves". Langlade alla détacher du poteau de torture le commandant, puis, se tournant vers les Indiens, il s'écria : "Si quelqu'un n'aime pas ce que je fais, je suis prêt à le rencontrer."

accorda cette faveur. En 1829, l'abbé de Jean vint demeurer avec eux. Il se dépensa beaucoup pour le bien de ses fidèles : il baptisa 234 personnes et bâtit une église (54 x 30 pieds) — car la chapelle était jugée trop exiguë—et un corps de logis qui servirait de presbytère et d'école. Sa santé l'empêcha de continuer un ministère si consolant. Il quitta la forêt en 1830. Son successeur devait rester dans la région des Grands Lacs jusqu'à sa mort, c'était l'abbé Baraga.

Son premier soin fut de fixer un programme à ces enfants des bois, programme qui fut suivi à la lettre : ce qui est quasi incroyable. Imaginez la scène suivante : chaque matin, à cinq heures, l'Angélus sonnait et tout le village accourait à l'église pour la prière du matin qui était lue à haute voix par un des chefs; ensuite avait lieu la messe à laquelle ils assistaient quotidiennement en grand nombre; à la tombée du jour, la cloche sonnait à toutes volées pour appeler toute la population à la prière du soir, qui se terminait par des cantiques chantés en langue indienne.

Toute la population était ravie de suivre un tel régime. Baraga convertit plusieurs centaines d'âmes en quelques mois. Il exultait de joie.

« Je ne puis assez remercier Dieu, écrit-il, de m'avoir appelé dans ce pays où il y a tant de païens à convertir et si peu d'ouvriers apostoliques. Mon plus proche voisin demeure à Mackinac, c'est-à-dire à 50 milles d'ici et les autres, à 400 ou 500 milles . . . Comment louer convenablement la grande bonté divine qui se manifeste ici avec tant d'abondance. Quelles actions de grâces lui rendrais-je de m'avoir choisi, moi, si indigne instrument pour répandre ses miséricordes chez ces pauvres païens . . . terrestres, superstitieux . . . qui adoraient le soleil et la lune . . . »

Il trouva l'étude de la langue outaouaise très difficile. Son ministère en aurait été paralysé, s'il n'avait pas eu un bon interprète. Il se compta très chanceux d'avoir un Indien qui parlait bien le français. Quand il prêchait, il disait quelques phrases en français que l'interprète traduisait immédiatement en langue indienne. Il entendait les confessions de cette manière. Les gens se montraient satisfaits, car ils savaient bien que leur Père bien-aimé ne pouvait pas parler leur langage. Cette façon d'agir, qui déplaisait fort aux Blancs, ne semblait pas si répugnante aux Indiens, à condition que l'interprète fût une personne discrète et de grande vertu.

Il était d'importance vitale pour le missionnaire de causer directement plutôt qu'avec l'aide d'un interprète. Un an environ après son arrivée à l'Arbre-Croche, l'abbé Baraga savait assez la langue pour prêcher et confesser en indien. Pour faciliter les con-

versions, il composa en cette même année, 1832, un recueil de prières et d'hymnes en outaouais.

Au printemps de 1832, il se rendit à Beaver Island, une île du lac Michigan. Écoutons-le raconter son voyage.

« Quand j'allais en mission, je déployais au vent un drapeau blanc orné d'une belle croix rouge au centre; ainsi on pouvait facilement reconnaître le bateau du missionnaire. Aussitôt que, de l'île on aperçut ma bannière, le chef fit arborer son drapeau et les Indiens qui m'accompagnaient interprétèrent ce geste comme bon signe. Mon cœur battait un peu plus fort quand nous approchâmes de la rive. Les hommes saluèrent mon arrivée par deux coups de feu. Ensuite, tous vinrent me serrer la main et le chef m'invita dans son wigwam. Tous les yeux étaient braqués sur moi. C'était la première fois que la plupart d'entre eux voyaient un prêtre.

Le lendemain, un grand conseil eut lieu, pendant lequel je fis un long discours sur la nécessité et l'avantage de la religion chrétienne. Je terminai en demandant au chef de répondre. Il se dit très heureux de voir un prêtre sur l'île et que tous les habitants de l'île désiraient embrasser la foi le plus tôt possible. Je pris quelques semaines pour instruire ces gens et je baptisai trente-deux Indiens.

De là, nous nous dirigeâmes vers le nord-ouest afin d'atteindre l'autre rive du lac Michigan. Il y avait un village indien (situé sur l'emplacement actuel de Manistique). Je fut rempli de tristesse et de joie à la vue de ces sauvages, d'une grande pauvreté et d'une grande charité, qui étaient restés païens si longtemps parce qu'ils n'avaient jamais rencontré de missionnaires. Je fus profondément ému lorsque je vis que ces païens avaient commencé la construction d'une église, de style indien, c'est-à-dire en bois rond. Ils s'excusaient de ne l'avoir terminée, parce qu'ils attendaient ma visite un peu plus tard. C'est avec une émotion indescriptible que je bénis cette église et que j'y ai dit ma messe . . . » (1)

Ainsi il commençait une carrière qu'il poursuivra jusqu'à la fin de sa vie, toujours brûlant de zèle et d'amour de Dieu. Ce zèle dévorant, il ne pouvait le circonscrire dans les étroites limites de sa paroisse et des missions environnantes. Dès qu'il eut acquis une connaissance suffisante de la langue indienne, il devint un conquérant d'âmes. Les rives est et ouest du lac Michigan, la rive sud du lac Supérieur et plus tard la rive nord du même lac, tout le Michigan, une partie du Wisconsin et du Minnesota furent son champ d'action. A son arrivée, il trouva peu de chrétiens; à la fin de sa vie, il laissa peu de païens.

(1) Quelques années plus tard, cette île fut envahie par une bande de Mormons immoraux dont les actes de piraterie semèrent la terreur dans les environs. Les habitants de Mackinac s'unirent, s'armèrent, louèrent un vaisseau et, pistolet au poing, chassèrent ces voleurs de Beaver Island.

Doué d'une belle intelligence et de sens pratique, d'une activité dévorante et d'un esprit de sacrifice que rien ne rebutait, il ne connut pas d'insuccès; Dieu l'assistait continuellement. Partout où il pénétrait, une mission était fondée. La tâche n'était pas facile, car le paganisme sous toutes ses formes était ancré dans l'âme de ces Sauvages et partout régnait la dissolution des mœurs.

La fondation de tant de missions exigeait de grandes dépenses. Il fallait bâtir les chapelles, les écoles et, à certains endroits, les résidences pour les missionnaires. Les Sauvages ne pouvaient seuls pourvoir à tous ces besoins. Ils ne pouvaient pas apporter plus que leur concours à la construction. L'abbé Baraga tira quasi entièrement ses ressources d'une noble société de bienfaisance de son pays natal, *La Société Léopoldine*, fondée en 1829, à Vienne. Plusieurs diocèses américains en formation reçurent de grands dons de cette noble société qui, en l'espace de trente-sept ans, fit un cadeau d'une somme de 1,244,085 florins, soit environ \$600,000.00 L'abbé Baraga eut sa bonne part des charités de cette société. Ses écrits historiques les plus intéressants sont ses rapports annuels adressés à *La Société Léopoldine*. Nous y trouvons là une bonne partie de l'histoire de ses fondations.

Extrêmement actif, Baraga fut l'âme de tout ce qui s'accomplit dans son vaste territoire. Mais ce travail herculéen dépassait la capacité d'un seul homme. Convertir, préparer au baptême, instruire les païens, construire les chapelles et les écoles, visiter les missions environnantes ne pouvait être l'œuvre d'un seul missionnaire; il eut des collaborateurs.

Quand il quitta l'Arbre-Croche, après un peu plus de deux ans de labeurs intenses, il avait conféré le baptême à 547 païens, enfants et adultes, et formé des hommes d'action catholique, qui l'aiderent à détruire bien des superstitions et à lutter contre l'ivrognerie, la peste des missions indiennes. Ainsi le chef Awpawkosigan avait prohibé toute boisson enivrante à l'Arbre-Croche et aux environs. Quand lui et ses hommes mettaient la main sur des barils de whisky, apportés clandestinement par les trafiquants de fourrures, ils se faisaient un plaisir de défoncer ces tonneaux à coups de hache et de répandre le contenu par terre.

La mission de Baraga était la plus florissante du nord américain et son évêque le considérait comme « le joyau de son diocèse et la couronne de ses travaux apostoliques. » Son successeur, le Père Simon Sânderl, rédemptoriste, arriva en septembre 1833. Il fut ravi de constater la qualité des chrétiens formés par la charité apostolique de Baraga.

Le nouveau poste de l'abbé Baraga était à 200 milles au sud de Harbor-Springs. Un voyage de dix jours en canot, avec d'incroyables fatigues. Il était le premier prêtre à fouler le sol de Grand-River, maintenant appelé Grand-Rapids. Il y trouva une population de 900 Indiens païens, sauf quelques protestants. Les Blancs peu nombreux étaient des trafiquants de fourrures.

De l'autre côté de la rivière, en face de Grand-River, le missionnaire eut la joie de faire la connaissance d'une belle famille canadienne-française. C'est là qu'il dit la messe, avant la construction de son église, et qu'il prêcha en outaouais avec une telle éloquence que, matin et soir, un grand nombre d'Indiens traversaient la rivière pour voir la Robe-Noire et l'entendre parler en leur langue.

Grand-Rapids était, à cette époque, un poste de traite. La monnaie d'échange était surtout la boisson qui coulait à flots. Les nombreux trafiquants de fourrures et d'eau-de-vie, hommes dissolus et sans entrailles, attirés uniquement par l'appât du gain, droguaient les Indiens pour voler leurs fourrures. Baraga fut témoin d'ignobles scènes d'ivrognerie et de piraterie. Il protesta. Mal lui en prit. Les Blancs doublèrent la dose et provoquèrent des sabbats de tous les diables.

Durant une de leurs bacchanales nocturnes, le missionnaire passa à deux doigts de la mort. Une bande d'ivrognes, soudoyés par des traiteurs, vinrent rôder autour de la demeure de Baraga, en criant et en dansant. Ils essayèrent d'enfoncer la porte mais n'y réussirent pas; ils étaient trop ivres. Leurs hurlements terribles auraient glacé le sang du missionnaire, s'il avait été moins courageux. Pendant toute cette scène, il pria à genoux. C'est à cette occasion qu'il prononça le vœu de s'abstenir de toute boisson pendant toute sa vie — un « Lacordaire » avant le mot. Il resta toujours fidèle à son vœu, malgré le besoin d'un stimulant après une marche épuisante, quand il était trempé jusqu'aux os ou à demi gelé. A ces moments, il devait se rappeler la scène nocturne où il faillit perdre la vie.

Son exemple entraîna plusieurs conversions, par exemple : celle du vieux chef du village, un ivrogne invétéré. Chaque fois qu'il tombait sous l'influence de la boisson, il devenait furieux, se croyait sur un champ de bataille et semait la terreur parmi les siens. A son baptême, il cessa subitement de s'enivrer et le vieux loup païen se changea en un chrétien d'une douceur d'agneau.

A Grand-Rapids, l'abbé Baraga construisit un établissement assez grand pour contenir l'église, l'école et le presbytère. Pendant l'été et l'automne, il en profitait pour visiter les bourgades environnantes. Rien ne l'arrêtait : ni le froid, ni la distance, ni les marches exténuantes, ni les nuées de maringouins. Mais toutes ces souffrances étaient récompensées par un ministère extraordinairement fructueux.

A Muskegon, il fut touché aux larmes à la vue de familles indiennes qui avaient franchi 100 et même 200 milles pour assister à la messe. Au même endroit, il fut témoin d'un fait digne des premiers siècles de l'Eglise. Une jeune indienne de dix-sept ans désirait être baptisée, mais son père, païen fanatique, la menaça de lui couper les oreilles si elle changeait de religion. Une force surnaturelle attirait cette jeune fille et lui donnait du courage. Au Père

Baraga qui lui demandait si elle préférait retarder son baptême, elle répondit d'une voix ferme : « Je veux devenir chrétienne; je suis prête à souffrir n'importe quoi pour ma nouvelle religion. »

Son œuvre, à Grand-Rapids comme à l'Arbre-Croche, tient du prodige. C'est la sainteté en action, c'est l'homme selon le cœur de Dieu, c'est l'apôtre qui rayonne la charité de son chef, Jésus-Christ. Il ressemble aux grands apôtres de la chrétienté : saint Boniface, saint François-Xavier.

En février 1835, l'abbé André Viszoczky, prêtre hongrois, demeurant à la mission Ste-Claire, près de Détroit, vint le voir et lui exprima le désir de faire du ministère à Grand-Rapids. Le Père Baraga lui céda volontiers la place, car il avait hâte d'aller ouvrir de nouvelles missions dans la région du lac Supérieur. Il laissait une paroisse qu'il avait fondée et qui était riche de 200 chrétiens fervents.

SES AVENTURES À LA POINTE, SUR LE LAC SUPÉRIEUR

A vivre comme les Sauvages, partager leur nourriture, courir les bois, canoter sur les rivières et les lacs, l'abbé Baraga devenait peu à peu Indien. Lorsqu'il fit un séjour de trois mois chez les Blancs près de Détroit, il se sentait comme un poisson jeté sur la rive.

A son retour, en juin, il apporta des cadeaux offerts par de généreux donateurs autrichiens : des vêtements sacerdotaux, un magnifique missel et quatre chandeliers splendides. « La cathédrale de Détroit, écrit-il, n'a pas de missel et de chandeliers plus beaux que ma future mission de La Pointe-du-Saint-Esprit, dans le Wisconsin. »

Un vapeur fit en une journée et demie le trajet de trois cents milles qui séparent Détroit de Mackinac; puis, il se rendit au Sault-Ste-Marie en canot. De là, il fit transporter ses bagages au-dessus des rapides, sur le lac Supérieur. La Compagnie de fourrures, *The American Fur Co.*, y avait un quai et une cale. Cette compagnie venait de terminer la construction d'un bateau, le *John Jacob Astor*. A cette époque, il n'y avait pas d'écluses et un navire venant du sud n'aurait pu franchir les rapides du Sault-Ste-Marie.

Il profita de son passage pour saluer un de ses amis, M. Ramsey Crooks, un agent de la compagnie de fourrures. Apercevant son visiteur, M. Crooks se leva et alla à sa rencontre, les mains tendues :

— Votre visite nous honore, mon Père; il y a plus de deux ans depuis votre dernière visite, je crois. Où allez-vous maintenant ?

— A La Pointe, sur le lac Supérieur.

L'agent se croisa les bras et, regardant le Père avec bonté, lui dit :

— Vous allez être bien isolé, là-bas, dans ce vaste territoire.

— C'est pour cela que j'y vais, dit le Père.

— Vous êtes un grand voyageur. Savez-vous qu'il y a environ 400 milles pour aller à La Pointe ? Nous y avons un poste. C'est loin. Les Sauvages de cette région sont dangereux; il y a eu un meurtre dernièrement.

— C'est aussi pour cela que j'y vais, ajouta le Père.

— Vous étiez pourtant bien à l'Arbre-Croche et à Grand-Rapids; et maintenant vous voulez aller sur le lac Supérieur.

— Et vous autres, vous y allez, enchaîna le Père Baraga.

— Oui, dit M. Crooks, mais pour des motifs différents; c'est pour faire du profit.

— En effet, dit le prêtre, mais moi aussi, je veux du profit. Je cherche la plus belle chose au monde, la conversion et la rédemption des âmes . . . Mais je vous retarde, cher M. Crooks. A propos, voulez-vous me dire le prix du voyage ?

— Pas un sou, répondit l'agent. Nous sommes heureux de vous avoir comme passager.

— Je vous remercie, cher ami; vous avez été bien bon pour moi.

— Et quand aurais-je le plaisir de vous revoir ?

— Pas tout de suite, je pense. Peut-être l'année prochaine. Bonjour.

Une fois à bord, le missionnaire se réjouissait de pouvoir arriver bientôt à La Pointe. Hélas ! il se trompait. Il y arriva le 27 juillet, après dix-huit jours de mauvais temps.

Baraga rêvait à cette mission, que les Pères Allouez et Marquette avaient visitée au XVII^{ème} siècle. Il se demandait s'ils avaient laissé des traces de leur passage. C'est Allouez qui avait donné à cette mission le nom de La Pointe-du-Saint-Esprit, aujourd'hui La Pointe (près de Bayfield, Wisconsin).

— Soyez le bienvenu mon Père, dit M. Borup, l'agent de la Compagnie de fourrures.

Et se tournant vers la foule accourue pour voir arriver le nouveau vaisseau et les passagers, il s'écria :

— Voici le missionnaire qui vient rester avec nous.

Alors le Père Baraga éleva la main et donna sa bénédiction. Les Canadiens français, mettant un genou à terre, se découvrirent, mais les Sauvages, tous païens, restèrent debout. Peu importe, le prêtre donna sa bénédiction en français et en indien. Aussitôt que les Sauvages entendirent parler en leur propre langue, ils poussèrent un gromement de satisfaction : *Hon ! Hon !*

L'agent et les commis de la Compagnie de fourrures n'étaient pas catholiques, mais sympathiques au missionnaire. Il se disaient que leurs employés, presque tous Canadiens français, les serviraient mieux, s'ils pratiquaient leur religion. Quant aux Sauvages, ils y gagneraient certainement en pratiquant une forme de christianisme. Un matin, M. Borup rencontra le Père et lui dit :

— Si vous le désirez, nous pourrions vous aider à bâtir votre église.

— Je ne m'attendais pas à cela, répondit le père, vous êtes bien bon. Pourriez-vous me dire où trouver un bon ouvrier qui dirigerait le travail ?

— Oui, dit l'agent. Venez avec moi, je vais vous le présenter. C'est Joseph Dufault.

La même journée, les plans étaient arrêtés de vive voix, sans papiers. L'église aurait 50 pieds de long et 20 pieds de large et environ 18 pieds de hauteur. Aussitôt on se mit au travail. Plusieurs robustes Canadiens français allèrent chercher des arbres, se mirent à les équarrir avec leurs haches et les mirent en place, sous la direction de Joseph Dufault. Après neuf jours d'un travail continu, l'église était bâtie et l'agent, émerveillé, s'écria :

— Je n'ai jamais vu mes hommes aussi bien travailler. Si je les avais dirigés, ils auraient pris neuf mois.

Le Père était heureux, il avait une église. Peu lui importait la splendeur de son logis : une cabane abandonnée par un Sauvage ! Peu lui importait sa richesse : il lui restait \$3.00 !

Un peu plus tard, une cloche arriva et on la plaça immédiatement dans le clocher. Et le jour de la bénédiction de l'église, il y eut congé. Au son de la cloche, tous se rendirent près du Fort pour se former en procession et marcher jusqu'à l'église. D'abord les Canadiens français, et leurs familles ayant revêtu leurs plus beaux habits, puis les Indiens. L'église était trop petite pour contenir tout le monde. On ouvrit les doubles portes et les gens du dehors purent apercevoir les mouvements du prêtre et entendre sa voix. Après la messe, le Père Baraga sortit sur le perron de l'église et fit un discours impressionnant sur la beauté et les avantages de la religion catholique.

Le Père Baraga avait appris par expérience qu'il fallait commencer par enseigner la doctrine chrétienne aux vieux, car les jeunes Indiens étaient orgueilleux et hautains, insolents et querelleurs. Il fit une visite au chef Buffalo.

— Bojo, lui dit le Père Baraga.

— Bojo, répondit le chef.

Et Buffalo commanda d'apporter une natte pour le visiteur et un calumet. Il l'alluma et tira quelques bouffées et le présenta au Père, qui, lui aussi, fuma un peu. Il dit alors :

— Le grand chef, à Washington, veut forcer les Indiens à s'en aller vers l'ouest afin de s'emparer de nos terres et nous jeter dans la pauvreté. Est-ce juste ? Et que penser d'une religion qui approuve cette manière d'agir ?

— Mon frère, répondit le père Baraga, tout cela me rend triste. La religion n'approuve pas ces choses. Moi-même, avant de venir dans ce pays, je vivais dans une maison plus grande que toutes les tentes des Sauvages mises ensemble. Mais je l'ai donnée pour venir ici, et je suis heureux. Ce n'est pas un malheur d'être

pauvre. Je serais encore plus heureux si je pouvais enseigner aux Indiens à aimer le Bon Dieu.

— Je ne sais pas, répondit Buffalo, en poussant un profond soupir. Mais c'est bien difficile d'être heureux quand on n'a rien à manger. Pour toi, mon frère, je crois que tu es bon.

A l'été de 1838, le gouvernement de Washington envoya son agent à La Pointe pour le paiement des annuités. Environ 3,000 Sauvages arrivèrent des quatre points cardinaux. Quelques-uns avaient fait 1000 milles pour s'y rendre. Le Père Baraga en profita pour faire la connaissance d'un grand nombre et leur demanda la permission d'instruire leurs enfants dans son église. Là, il prêcha merveilleusement Jésus-Christ crucifié et l'amour d'un Dieu fait homme pour les racheter. Les Indiens étaient émerveillés d'entendre si bien parler en leur langue et aussi d'entendre . . . la cloche !

Le lendemain, la scène change. C'est l'heure des discours; l'agent fait le sien et chacun des chefs tient à parler et à se vanter de ses prouesses. Les flots d'éloquence coulent pendant une journée et demie et sont suivis d'un flot de *fire-water*. Le whisky fait bouillonner les cœurs et les sens, sauter danseurs et danseuses. C'est le triomphe infernal de tous les diables de la luxure et de l'ivrognerie.

C'est aussi un moment tragique dans la vie du missionnaire. Il doute de son œuvre et se demande s'il valait la peine de s'occuper de cette population abâtardie. Mais, inquiet, l'âme endolorie, il lève les yeux vers le ciel, et peu à peu une force invisible relève ce courage prostré . . . Plus que jamais il pria. Il prend la résolution de se lever, tous les matins, à quatre heures, et de consacrer une couple d'heures aux exercices spirituels, programme auquel il restera fidèle jusqu'à sa mort.

Le Père Baraga commença à instruire les enfants des Métis, tout en essayant de gagner la confiance des enfants sauvages. Pour le seconder dans cette œuvre, sa sœur, Antonia, vint à La Pointe. Il avait fait l'impossible pour l'empêcher de venir. Mais le rude climat du lac Supérieur et la maladie eurent raison de cette santé délicate. Son énergie dépassait trop ses forces. Pendant une épidémie de picotte, elle faillit périr en soignant les malades et ne put se rétablir; elle fut obligée de retourner en son pays d'origine.

A son départ, son frère lui offrit, en souvenir de gratitude, un acrostiche sur son nom, rédigé dans les langues qu'il parlait.

*A ngel Boshji naj te vedno spremlja,
N ie verlasse Dich des Himmels Schutz,
T uta sis et salva in aeternum
O bserved toujours la loi de Dieu
N uovo sempre sis Il Vestro Zelo
I mitate the Saviour's holy life
A ngwamisin, mino bimadisin.*

Outre l'enseignement, les baptêmes et les instructions aux néophytes, il trouva le temps de visiter les Indiens des environs. Il avait entendu dire qu'il y avait, à 90 milles de La Pointe, un village indien à Fond-du-Lac, aujourd'hui une partie de Duluth. Il s'y rendit, accompagné d'un excellent guide métis, Louis Gaudin. Le voyage dura plusieurs jours. On suivit la coutume des coureurs de bois : camper sur une île, la nuit, et manger deux fois le jour, mais quel repas ! Du lard salé, des galettes et du thé. Le missionnaire se forçait pour faire honneur au repas, mais son guide, un solide gaillard, mordait à belles dents et s'empiffrait.

Une surprise l'attendait à son arrivée à Fond-du-Lac. Un Canadien français du nom de Pierre Côté (Cotte) l'accueillit avec un grand respect et lui offrit l'hospitalité. En entrant dans sa maison, tous les Sauvages, des païens, s'agenouillèrent avec Pierre Côté pour recevoir la bénédiction. Il eut bientôt l'explication de l'étrange conduite de ces païens à son égard. Pierre Côté était un excellent catholique et une exception parmi les trafiquants de fourrures. Par une miséricordieuse disposition de la Providence, un exemplaire du livre de cantiques, d'hymnes et de prières, composé par Baraga et publié en 1832, était tombé entre ses mains. Un grand nombre de ces hymnes étaient adaptées à des airs français, bien connus de Pierre Côté; et, à l'occasion d'une réunion, celui-ci chantait aux Sauvages tout son répertoire religieux. Ils étaient si heureux d'entendre chanter ces hymnes dans leur idiome qu'ils prièrent l'habitude de se rendre en foule, chaque soir, chez le marchand. Côté leur enseigna le chant et la prière; il invita ses néophytes à faire la prière du matin et du soir et à respecter la Robe-Noire. Ne nous étonnons pas si, à l'arrivée du missionnaires, ils imitèrent leur modèle.

Après le souper, Pierre Côté sortit le recueil de cantiques du Père Baraga et lui demanda s'il le reconnaissait ! Il rassembla ses chantres et tous se mirent à chanter des cantiques en indien. Le missionnaire était ravi. Il voyait combien son recueil de cantiques et de prières était précieux pour faire connaître la vraie religion. Son séjour à Fond-du-Lac fut couronné par plusieurs conversions.

Si, après la Conquête, l'étincelle de la foi ne s'est pas éteinte dans la région des Grands Lacs, dans l'Ontario-Nord et dans l'Ouest canadien, c'est grâce à ces apôtres laïcs, la plupart des Canadiens français, qui avaient à cœur de conserver et de propager la lumière de l'Évangile.

A l'approche de l'hiver, presque tous les Indiens partaient pour la chasse aux fourrures, de même un certain nombre de Canadiens. Le missionnaire était contraint de mener une vie sédentaire. Il en profitait pour écrire. Il rédigea en allemand une *Relation sur les Mœurs et les Coutumes des Indiens du lac Supérieur*, puis il composa en odjibwé un *Livre de prières* et une *Vie de Notre Seigneur*. En 1839, il publia un sermonnaire en odjibwé qui contient les

épîtres et les évangiles de tous les dimanches, l'Histoire Sainte et le Nouveau-Testament, etc. Qui dira le bien que fit aux Indiens cette littérature pieuse, riche en doctrine chrétienne, imagée et appropriée à toutes les intelligences.

Pendant les huit ans qu'il missionna à La Pointe, le Père conféra le baptême à 981 personnes, des Indiens pour la plupart. Dans cette œuvre de christianisation, il fut aidé par les pionniers de La Pointe, Canadiens français et Métis. Citons quelques noms : Théophile Remillard, Antoine et Jean-Baptiste Gaudin, Alexis Neveu, Gros Cadotte, Alexis Charpentier, Charles Charette, Ignace Robidoux, Jean-Baptiste Dénommée, Francis Lamoureux, Baptiste Gosselin, Francis Bélanger, Basile Beaulieu, Louis Dufault, Baptiste Bériault, Charles Belle-Isle, Legault, Jean-Baptiste Brisette, Vincent Roy, Séraphin Lacombe, Michel Boucher, Antoine Périnier, Michel Bassinet, Hilaire Généreau, Jean-Baptiste Lessard, Robert Morin, Antoine Cournoyer, Michaud, etc. Dans la « cité des morts » (cimetière) de La Pointe, on peut relever tous ces noms canadiens-français et bien d'autres qui rappellent le souvenir des pionniers de La Pointe.

L'année suivante, le Père Baraga apprit que le gouvernement de Washington avait décidé de ne plus envoyer d'agent à La Pointe pour payer les annuités, et qu'il voulait forcer les Sauvages à émigrer vers l'Ouest. Ceux-ci, très mécontents, déclaraient qu'ils iraient plutôt vivre au nord du lac Supérieur, sous le drapeau britannique.

On le renseigna aussi sur les Sauvages de Sandy Lake, une bande de « Pillards ». « Non seulement ce sont des voleurs, disait M. Borup, mais aussi des meurtriers. Ce sont des Odjibwés renégats. Les autres Odjibwés les fuient comme la peste. Nous, quand nous devons traiter avec eux, nous sommes très prudents, surtout avec les jeunes. »

Et l'agent ajouta : « Il y a plusieurs canots qui vont partir pour chercher des fourrures à Sandy Lake. Vous pouvez prendre place dans un de nos canots pour rencontrer ces Sauvages, mais à une condition : c'est que vous soyez très prudent, et ne restez jamais seul avec les jeunes. Pas même une heure. Si quelque chose vous arrivait, la Compagnie serait blâmée et aurait un mauvais nom. »

Le Père promit d'être fidèle aux conseils de M. Borup et, le lendemain, il prenait place dans un des canots et fila en direction de Fond-du-Lac. Puis, les difficultés commencèrent. Ils franchirent plusieurs portages. Le Père Baraga remarqua la force d'endurance des Canadiens français qui prenaient sur leurs épaules un fardeau de cent cinquante livres et se mettaient à trotter. Le missionnaire voulut les imiter. Il réussit à hisser sur ses épaules un paquet de cent livres et se mit . . . à marcher péniblement, souvent il lui fallait se reposer. Vers la fin d'un portage, il butta sur un obstacle et tomba par terre. Il se demandait comment se relever lorsque le gros Alexis vint à passer et se mit à rire. « Ne vous occupez pas du

paquet, dit-il, je m'en charge »; il le mit sur ses épaules par-dessus celui qu'il portait déjà, et partit en trottant.

Arrivés à Sandy Lake, les Canadiens, sans perdre de temps, échangèrent certains articles pour des fourrures et se préparèrent au retour. Le Père Baraga n'avait que fort peu de temps pour faire connaissance avec les « Pillards ». Se rappelant sa promesse, il évita les jeunes et causa avec les vieux. Un jeune sauvage, en passant, se mit à ricaner et donna une poussée au missionnaire qui tomba par terre. Sans rien dire, le Père se releva et continua à causer. Le jeune polisseur revint de nouveau et, cette fois-ci, il cracha au visage du prêtre. Mais à ce moment, le gros Alexis passait; il mit par terre son colis de fourrures et donna un formidable coup de poing au jeune « Pillard », qui alla mordre la poussière; et, sortant un couteau, il se précipita pour l'en frapper, lorsque le Père Baraga l'arrêta. « Non, non, pas cela, dit-il; ce jeune Sauvage ne connaît pas mieux, et puis, il est notre frère. » Alexis regarda le Père avec surprise, doutant fort que le vaurien fût son frère.

En 1840, une délégation d'étrangers vint voir le Père Baraga. L'un d'eux, un nommé Houghton, lui dit :

— J'ai entendu parler de vous et je sais que vous avez beaucoup d'influence sur les Indiens. Est-ce qu'ils parlent quelquefois des mines de cuivre du Lac Supérieur ? Savez-vous à quel endroit se trouvent ces mines ?

— Les fourrures et le cuivre, répondit le Père, ne m'intéressent pas. Je suis venu ici, non pour des peaux de castors, mais pour sauver les âmes. Monsieur, si vous désirez savoir où les Indiens ont pris les morceaux de cuivre dont ils se servent pour faire des ouvrages de fantaisie, vous comprendrez comme moi que vous devez vous adresser directement à eux.

UNE PETITE RÉDUCTION DU PARAGUAY À L'ANSE

En 1843, les journaux de Détroit, annonçaient l'intention du gouvernement de s'emparer de toutes les mines de cuivre du lac Supérieur. Déjà des escouades de prospecteurs et de travailleurs circulaient un peu partout et envahissaient même La Pointe.

Le temps était arrivé, pensa l'abbé Baraga, de s'éloigner, de choisir un autre endroit où les Indiens convertis pourraient éviter presque tout contact avec les Blancs. Il songeait à une place appelée l'Anse, située au fond de la baie de Keeweena, à 180 milles environ de La Pointe et qui avait déjà été visitée, en 1660, par le Père René Ménard, missionnaire jésuite. Un bon nombre de Sauvages y demeuraient déjà. Pourtant, à La Pointe, il se sentait heureux. Il avait une église, une école et les Canadiens lui étaient sympathiques. A l'Anse, au contraire, il n'y avait ni église, ni école, et pour l'aider un seul Canadien français, Pierre Crebassa, le factotum de la compagnie de fourrures.

C'était un excellent chrétien, originaire de Sorel, qui enseignait, le soir, le catéchisme aux païens et leur expliquait, au moyen d'une Bible française, l'Histoire sainte. A plusieurs reprises, il avait écrit à l'abbé Baraga pour l'informer de son travail apostolique et des bonnes dispositions des Indiens de sa bourgade; il l'invitait instamment à venir à l'Anse. L'abbé céda enfin et fit un voyage de reconnaissance en juin 1843.

Pierre Crebassa lui offrit une partie de sa maison qui servit de chapelle. Le missionnaire se rendit compte que les néophytes de Pierre Crebassa étaient bien préparés; après une semaine d'instructions, il conféra le baptême à trente d'entre eux. Enchanté d'un si beau début, le Père promit de revenir à l'Anse aussitôt qu'il trouverait un successeur à La Pointe.

Une autre raison poussait le Père Baraga à travailler dans un nouveau champ d'apostolat. Il avait converti presque tous les païens de La Pointe et il brûlait d'aller porter ailleurs l'Évangile du Christ. Pour cet ardent, c'était une consolation indescriptible que de gagner à Dieu de nouveaux chrétiens. Et rien ne pouvait l'arrêter : ni les tempêtes, ni le froid, ni la distance, ni l'hostilité, quand il s'agissait d'une âme à sauver. Il quitta La Pointe à l'automne.

A l'Anse, le père Baraga forma le projet d'une sorte de REDUCTION, comme celles des Jésuites du Paraguay. Il voulait ainsi soustraire les Indiens convertis à l'influence nocive des païens et des Blancs. Il construisit une église et une école. Dès le début, la Réduction compta une trentaine de familles indiennes. Chacune possédait une trentaine d'acres de terre qu'elle devait défricher et cultiver selon ses besoins. Et le succès fut tel qu'il parût incroyable. Cinq ans plus tard, on pouvait constater le changement: Les Indiens avaient abandonné leurs coutumes superstitieuses et leurs fréquentes orgies pour devenir des gens sobres et honnêtes. Ils n'habitaient plus le wigwam, mais des maisons convenables, etc. En souvenir de cette merveilleuse réussite, on a donné le nom de Baraga à un village situé tout près de l'Anse.

Et les randonnées recommencent, un peu partout, sur la rive sud et ouest du lac Supérieur. Ici, une église à bâtir, là un appel aux malades, ailleurs la prédication aux païens et aux convertis. Dans ces longs et périlleux voyages, il faillit souvent perdre la vie, mais Dieu veillait sur son missionnaire aimé.

A l'automne de 1846, il eut l'intention de se rendre à Grand Portage, Minnesota, afin d'y construire une église. Tout à coup il reçut un appel d'urgence du chef « Plume Tachetée ». Sans retard, le Père descendit sur le rivage avec son bréviaire sous le bras. Louis Gaudin, son guide métis, travaillait à réparer son petit bateau de pêche.

— Wizon (Louis en odjibwé), il faut partir tout de suite pour le village de « Plume Tachetée ».

— Bien, mon Père, dit Louis, je suis prêt.

Une fois dans le bateau, Louis se mit à avironner en suivant le rivage.

— Non, non, dit le Père, ne suis pas le rivage, Wizon, mais pique vers la côte la plus proche. Nous n'avons pas le temps de nous allonger de 200 milles en contournant le lac.

— Mais, mon Père, dit Louis, cela ne se fait pas. Il y a 60 milles entre les deux rives. Jamais personne à ma connaissance n'a fait une pareille traversée en canot, surtout à l'automne. Il n'y a pas de lac plus capricieux que le lac Supérieur. Dans l'espace d'une heure, les vents changent et peuvent souffler en tempête.

— Peu importe, Wizon, nous allons faire cette traversée. Tu oublies que le Père jésuite, Claude Allouez, a réussi cette traversée en 1667. Nous avons bon vent, en avant, mon Wizon.

Tout alla bien pour quelque temps. Mais Louis s'aperçut à certains signes que les choses allaient se gâter. Le vent devenait irrégulier, puis se mit à souffler de l'ouest; la tempête éclata. Louis descendit la voile et prit les avirons pour tenir le bateau en équilibre sur les vagues. La peur le saisit, et il s'écria :

— O mon Père, voyez ce qui se passe, qu'allons-nous faire ? Où allons-nous maintenant ?

— Tout droit, mon Wizon, tout droit, dit le Père. N'aie pas peur, le Bon Dieu m'a inspiré ce voyage, il ne nous laissera pas périr, car les Indiens ont trop besoin du prêtre.

Ballotée comme une coquille, le petit bateau n'en continua pas moins son chemin. En approchant de la côte, le danger devint encore plus grand qu'au milieu du lac. Ils touchaient presque aux récifs sur lesquels la vague poussait le petit bateau.

— Nous allons périr, gémit Louis, qu'allons-nous faire ?

— Tout droit, mon Wizon, tout droit.

A ce moment, le bateau fut soulevé par une grosse vague et projeté en avant au-dessus des récifs . . . Louis Gaudin ferma les yeux. Mais, il n'y eut pas de catastrophe. Le petit bateau glissait maintenant sur des eaux tranquilles, à l'embouchure d'une rivière et à l'abri de la tempête.

— O mon Père, s'écria Louis, en saisissant la main du missionnaire pour la baiser, nous sommes sauvés.

— Wizon, dit le Père, abordons ici, nous allons élever une croix afin que les Indiens chrétiens sachent que le prêtre est venu dans ces parages.

Deux jours plus tard, ils atteignirent Grand Portage.

Une autre fois, au printemps, il se rendit à la rivière Ontonagon. On la reconnaissait facilement, car, à son embouchure, il y avait un gros rocher à fleur d'eau ou plutôt une grosse masse de cuivre. Un groupe nombreux d'Indiens campait sur les bords de cette rivière poissonneuse.

Le Père et son guide métis, probablement Basile Cadotte, décidèrent de faire le voyage sur la glace plutôt que de contourner toutes les baies. Ainsi ils raccourcissaient de beaucoup leur voyage. On leur avait dit de regarder à leur droite et de se guider sur une petite montagne, appelée « Porc-Epic ». Mais l'horizon était obscurci par un léger brouillard et ils ne pouvaient voir la montagne. Tout à coup, ils aperçurent l'eau en avant. Basile s'écria :

— Vite, mon Père, retournons en arrière !

Mais en arrière, ils aperçurent l'eau. Ils se trouvaient sur un champ de glace flottant qui pouvait se désagréger à tout moment, sous la poussée du vent qui s'élevait. Le guide, pris de panique, se jeta aux pieds du prêtre en s'écriant :

— Priez, mon Père, nous sommes perdus.

— Calme-toi, répliqua le Père, nous sommes entre les mains de la Providence. Peut-être le vent poussera-t-il le champ de glace

vers le rivage. En attendant, marchons ensemble pour nous réchauffer et chantons des cantiques.

Ils marchaient et chantaient depuis longtemps, lorsque Basile aperçut la terre. Les vagues poussaient lentement le champ de glace vers le rivage, en direction de la montagne « Porc-Epic ». Les voyageurs étaient sauvés, mais trempés jusqu'aux os. Sur la rive, ils allumèrent un bon feu pour se sécher, et campèrent dans la nuit. Le lendemain après-midi, ils arrivèrent chez les Sauvages de la rivière Ontonagon, heureux de s'en tirer vivants, et sans maladie mortelle.

Pendant l'hiver de 1846, le Père Baraga reçut la visite d'un Sauvage nommé le Petit Corbeau. Selon la coutume indienne, le visiteur s'assit sans rien dire, bourra sa pipe et attendit. Le Père continua son travail; il savait, par expérience, qu'il ne faut jamais brusquer les choses avec les Indiens. Le visiteur parlerait quand il serait prêt. Après quelques minutes, le Petit Corbeau dit :

— Mauvais temps.

— En effet, dit le Père, et il continua d'écrire.

— Très mauvais temps sur le lac, reprit le Petit Corbeau.

— Très mauvais temps, répéta le Père, continuant d'écrire.

— Un homme s'est noyé il y a deux jours, dit le Sauvage.

— Qui est-il ? demanda le Père en se tournant vers son interlocuteur.

— C'est un Blanc que vous connaissez, c'est lui qui a été envoyé par le gouvernement pour chercher du cuivre. Il s'appelle Houghton.

Le Père fut attristé d'apprendre cette mort. Il se rappelait que M. Houghton lui avait demandé de s'intéresser aux Blancs protestants qui avaient tant besoin de secours spirituel. Il se promit d'aller les visiter, dès l'été suivant.

Mais avant, il voulait aller au « Vieux Désert », un voyage de 75 milles. Il avait déjà entendu parler de ce village de païens. Il voulait les attirer à l'Anse. Il fit le trajet en deux jours et dut passer une nuit dehors, enveloppé dans son manteau. En arrivant, il fut étonné et choqué de la pauvreté sordide de ces Indiens dégénérés. Comme il y avait des malades, il en profita pour les visiter, puis il fit dire aux hommes de se rassembler dans la plus grande tente parce qu'il voulait leur parler. L'opposition surnoise de deux sorciers empêcha l'exode général de ces pauvres humains. Cependant, quelques-uns comprirent les avantages que leur offrait le missionnaire et décidèrent d'aller vivre dans la Réduction de l'Anse. Au retour, le Père fit un crochet pour rendre visite aux Indiens du lac Flambeau.

A l'été de 1846, le Père Baraga eut l'agréable surprise de revoir son évêque, Mgr Lefèvre. Il profita de l'occasion pour prêcher contre la boisson enivrante. Comme il venait de commencer une croisade de tempérance dans son diocèse, il exhorta les Indiens à faire une promesse d'honneur (pledge) de s'abstenir de tout alcool. Mais le Père Baraga ne se faisait pas d'illusion. Il savait que plusieurs ne tiendraient pas longtemps leur engagement.

Un jour du mois d'octobre de 1847, un groupe d'Indiens, venant de Mackinac et retournant à Fond-du-Lac, invitèrent le missionnaire à les accompagner. Le temps était splendide. le Père décida de partir avec ses bons Indiens, enchantés de l'avoir comme compagnon. C'était un voyage de 700 milles.

A Fond-du-Lac, il fut si occupé qu'il dut rester sur les lieux jusqu'au jour de l'an. Après les fêtes, il partit pour La Pointe avec son vieil ami, Louis Gaudin. C'était un voyage de trois jours, en raquettes, à travers les bois. Ils apportèrent des vivres, des couvertures et un autel portatif. Louis Gaudin aurait voulu porter tout le bagage sur ses épaules, mais le Père refusa et prit sa part. Louis marchait en avant pour frayer le chemin. D'après leur plan, ils devaient camper deux fois pour la nuit. La première journée, tout alla bien; la deuxième, ils furent assaillis par une tempête de neige et de vent. Vers midi, Louis suggéra d'arrêter et de préparer un repas. Il mangea si peu que le Père en fut surpris. Ils se remirent en route. Louis, toujours en avant, commença à ralentir. Alors le Père lui offrit de prendre sa place. Il s'attendait à un refus, mais, à sa grande surprise, Louis accepta. Le missionnaire se mit en avant et, de temps en temps, il regardait pour constater si son compagnon le suivait. Louis ralentissait de plus en plus, puis s'arrêta, épuisé; des gouttes de sueurs ruisselaient sur son front. Comme le Père se portait à son secours, Louis s'effondra, la face dans la neige.

— Comment vas-tu, mon Louis ?

— Ce n'est rien, mon Père, continuons.

Mais il fut incapable de se relever. Alors le Père prépara ce qu'il fallait pour camper et assura Louis qu'il valait mieux se reposer et repartir le lendemain.

Au matin, Louis insista pour partir et prendre sa part du fardeau. Malgré sa bonne volonté, il faiblit encore. Le missionnaire dut se charger de tout le bagage et supporter son compagnon qui se traînait péniblement. Tout à coup, Louis se mit à délirer, à s'agiter, à fendre les airs de ses poings, puis il s'affaissa.

Le Père resta près de son malade pour faire du feu; il ne pouvait s'éloigner pour aller chercher du secours, car il ne connaissait pas la route et Louis pouvait geler à mort. La perte de l'un pouvait entraîner la mort de l'autre. Comme ils campaient près d'un lac, le Père aperçut providentiellement des Indiens qui pé-

chaient au loin. Il essaya de crier; sa voix était trop faible. Mais les pêcheurs les avaient vus et s'avancèrent rapidement.

— Vite, mes amis, aidez-moi à transporter Louis à La Pointe pour le soigner.

Ce fut le salut de tous les deux.

Ces marches en raquettes étaient exténuantes et, sans un motif surnaturel, jamais le Père Baraga ne les auraient entreprises. Ainsi, durant l'hiver de 1848, il marcha cent quatorze milles dans les bois enneigés pour baptiser un seul enfant malade.

L'hiver suivant : mêmes périls, mêmes misères. Surpris par la tempête, il faillit geler; perdant sa route, enfonçant, se relevant, obligé d'accrocher à un arbre son bagage, qu'il n'avait plus la force de porter, heureux enfin, il put atteindre une habitation.

« J'ai failli perdre la vie pendant ce voyage, écrit-il. Je devins si faible que je n'avais plus assez de force pour lever mes raquettes en marchant. J'avais peur de perdre connaissance; en ce cas, je n'aurais pas vécu longtemps, car il faisait un froid polaire. Je continuai ma route en me traînant et en me reposant ça et là, jusqu'à l'endroit de ma destination. Il me fallut dix heures au lieu de quatre pour faire le trajet.

Mais je n'étais pas au bout de mes peines. Le retour fut aussi dangereux que l'aller. Pendant tout le voyage, j'ai marché face à une tempête de neige qui m'aveuglait. Si je n'avais pas connu la route, jamais je ne serais sorti de cette impasse.

Pendant cette tempête, quelques Blancs de l'Anse, obligés de sortir, se gelèrent le nez et les oreilles. Quant à moi, sauf la peau de ma figure qui pela, je n'ai pas souffert autres chose, grâce à Dieu. »

L'année 1849 est l'époque d'un *boom*, d'un prodigieux développement aux mines de cuivre et de fer du lac Supérieur. L'exploitation de ces gisements — déjà découverts par les missionnaires jésuites au XVIIe siècle — attira un flot d'immigrants européens de toute langue et de tout poil. Ils envahirent les centres miniers : Copper Harbor, Eagle Harbor, Hancock, Houghton, etc.

Comme si Baraga n'avait pas assez d'ouvrage avec ses seuls Indiens, on lui confia la visite de ces centres miniers. C'était un auxiliaire précieux; il parlait cinq langues vivantes : le français, l'anglais, le slovène, l'allemand et l'italien.

A la fin de l'été de 1849, il se mit à pleuvoir tous les jours. Ruisseaux et rivières débordèrent et inondèrent les champs, de sorte que la récolte fut perdue et la famine fit son apparition. Un espoir restait : la paye du gouvernement, c'est-à-dire, les annuités. L'agent des Indiens avait fixé le lieu de rencontre au lac des Sables

(Sandy Lake), distance considérable vers l'ouest. L'abbé Baraga avait conseillé à ses Sauvages de ne pas y aller, mais bon nombre d'entre eux partirent quand même, en canot.

A Sandy Lake, la température était devenue maussade. Il pleuvait ou neigeait. Les provisions firent défaut. La terre était si trempée qu'on avait de la difficulté à entretenir les feux. Pendant que les Sauvages attendaient, la rougeole et la dysenterie éclatèrent. En quelques jours, deux cents moururent. La mort fauchait à travers ces braves, et une bataille n'aurait pas causé un plus grand désastre.

Alors vint un messenger pour avertir qu'il n'y aurait pas de paye cette année. Les pauvres Sauvages, découragés, s'enfuirent de ce champ lugubre le plus tôt possible, abandonnant même les malades et leurs canots, car la glace s'était formée sur les rivières. Épuisés, peu nombreux, ils arrivèrent à l'Anse et racontèrent leur triste voyage au missionnaire. La situation était loin d'être brillante à l'Anse, cependant elle était meilleure que celle de bien d'autres.

L'hiver forçait l'abbé Baraga à garder la résidence. Il profita de tous ses moments libres pour terminer un chef-d'œuvre : *La Grammaire théorique et pratique de la langue odjibwé parlée avec des variantes légères par les Odjibwés, les Algonquins, les Outaouais et les Potowatomis*. Grâce à l'aide d'un Canadien français, Benjamin Cloutier, sorte de Champollion, il mit au point cette grammaire et la publia en 1850.

La composition de ce travail révèle un talent d'observation et une prodigieuse perspicacité, disons le mot, du génie. C'est incontestablement le chef-d'œuvre de ses écrits. Il est le pionnier du genre; il l'avoue dans la préface : « Cette grammaire odjibwé est la première et la seule qui fut jamais publiée. »

« C'est encore un mystère pour nous, écrit le Père Théodore Desautels, s.j., que Baraga ait pu, sur simple audition de cette langue parlée par les Sauvages, trouver toutes les parties du discours avec leurs multiples modifications et surtout qu'il ait découvert, secondé par Benjamin Cloutier, les interminables conjugaisons et déclinaisons de cette langue dont un seul verbe peut avoir jusqu'à 2,000 terminaisons différentes. »

La plupart des Indiens parlent leur langue correctement, mais comme des gens sans culture; leur articulation est pauvre. La syllabe accentuée est la seule bien saisie, les autres sont quasi imperceptibles; aussi faut-il une oreille bien exercée pour les saisir.

Le Sauvage ne peut donner aucune explication de sa langue; ses connaissances linguistiques et philologiques sont nulles. Toutes ces difficultés, Baraga les a vaincues. Il a saisi toutes les syllabes de chaque mot et avec toutes leurs variations grammaticales. Aussi sa grammaire est complète et l'indologue le plus grincheux n'y

trouve rien à corriger, ajouter ou changer. Avec cette grammaire et les autres livres de Baraga, un missionnaire peut apprendre cette langue sans sortir de son bureau de travail, comme on étudie les langues classiques dans nos collèges.

Mais en même temps qu'il préparait cette grammaire, il travaillait à un énorme dictionnaire odjibwé-français et français-odjibwé, qu'il traduisit ensuite en anglais avant de le publier. Cette œuvre lui a coûté beaucoup plus d'efforts et de temps que tous ses écrits précédents. Il avoue y avoir mis tout son temps libre, pendant l'espace de dix ans. Il n'y a là rien d'étonnant, car il fut obligé de trouver tous ses mots et leur juste explication par simple audition. Un autre dictionnaire aussi considérable que le sien existait à l'état de manuscrit, celui du Père du Jaunay, S.J., mais le Père Baraga ne semble pas avoir soupçonné son existence.

Ce dictionnaire fut imprimé d'abord à Détroit, en 1852. Baraga fit le voyage au printemps. Non loin de Green Bay, comme la glace n'était pas solide, elle céda sous ses pieds et il faillit perdre la vie et son dictionnaire. Il sortit de cette impasse aussi trempé que son dictionnaire. Il avoua qu'il aurait préféré perdre la vie plutôt que son manuscrit. Et ses successeurs remercient la bonne Providence d'avoir sauvé l'un et l'autre.

Que seraient devenus les pauvres Sauvages sans lui ? Et nous ne doutons pas que l'action des missionnaires aurait été moins efficace sans le dictionnaire et la grammaire du Père Baraga.

LE GRAND CHEF... QUE DIEU PROTÈGE

Pour administrer le nouveau vicariat apostolique du Haut-Michigan, fondé en 1853, Rome tourna les yeux du côté de l'abbé Baraga. Il fut consacré évêque à Cincinnati, le 1er novembre de cette même année.

On lui tailla un vaste diocèse : tout le Haut-Michigan, une partie du Wisconsin et du Minnesota, et toutes les missions du nord du lac Supérieur. Les Pères jésuites étaient déjà établis dans les missions canadiennes; leurs résidences centrales étaient au Sault-Ste-Marie, dans le Michigan, à Fort-William et à Wikwémikong, en Ontario. Le nouvel évêque fixa son siège épiscopal au Sault-Ste-Marie. Curé à sa cathédrale, il eut le Père Menet, s.j., comme assistant et le Père Kohler, s.j., comme voisin à la résidence de Garden-River.

Mgr Baraga, premier évêque de la région des Grands Lacs, écrivit sa première lettre épiscopale en odjibwé, dans la langue de ses fidèles de prédilection. Les missionnaires et les fidèles odjibwés et outaouais en sont fiers. Il commence sa lettre par ces mots affectueux : « Mes enfants, vous que j'aime, je vous salue . . . » (1)

Afin que cette lettre fût répandue et méditée, il en fit imprimer un grand nombre d'exemplaires sous forme de brochures. Cette lettre pastorale se trouve encore dans la plupart des maisons indiennes et dans les mains de presque tous les missionnaires. Elle est une exhortation pleine d'onction, un modèle de correction et d'harmonie et aussi un document sur la spiritualité indienne. Cette lettre nous révèle le grand amour de l'évêque pour ses ouailles et son sens de l'adaptation. Aux Sauvages, ces enfants des bois, il faut répéter patiemment et clairement les grandes vérités du salut. Ajoutons que c'est un monument unique du genre, car aucune lettre pastorale n'a été écrite dans la langue des aborigènes du Canada et des Etats-Unis.

Mais pour organiser une conquête, il faut une bonne armée, des vivres et des munitions. Mgr Baraga part pour l'Europe en quête d'apôtres. Il revient avec six prêtres, autant de séminaristes et tellement de cadeaux qu'il devra payer \$310.00 de douane.

Sa grande activité l'entraîne sur tous les fronts et dans tous les domaines : confirmations, conversions, nouvelles missions, cons-

(1) Voir l'appendice.

tructions d'églises et d'écoles, courses en tous sens. Action, action, il faut travailler pendant qu'il en est encore temps. Il va toujours de l'avant, comme une étoile, consolation des affligés, des pauvres et même des païens.

« Cette année, écrit-il, en octobre 1856, je commençai ma visite épiscopale sur le lac Supérieur. Je quittai le Sault-Ste-Marie le 26 juin; et, après un long et pénible voyage, j'atteignis le Fort-William en juillet. Ce me fut une très agréable surprise d'y trouver une jolie chapelle, bâtie quelques années auparavant par le Père Choné, S.J. Les Sauvages furent très contents d'entendre leur évêque prêcher dans leur langue. Le 13 juillet, je confirmai 77 d'entre eux, adultes et enfants; ce fut la première confirmation qui fut donnée dans ces parages. »

Il fut aussi le premier évêque à visiter nos missions canadiennes du lac Supérieur.

C'est lui qui construisit, en 1861, la chapelle encore en usage à l'Île-aux-Sucres, située à six milles du Sault-Ste-Marie, en face de Garden-River. L'évêque mania lui-même les rudes outils du charpentier. C'est encore lui qui fit bâtir une chapelle à la Baie-de-Goulais sur la côte canadienne du lac Supérieur. Deux excellents ouvriers, Fabien Landreville et James Major, terminèrent le petit temple en dix-sept jours. Il y a une quinzaine d'années, survivaient encore dans cette mission quelques vieillards qui avaient reçu leur première communion des mains de leur évêque.

A cette époque, le prodigieux développement industriel du Minnesota déplaça l'axe du diocèse de Mgr Baraga. Les missions indiennes disparaissaient presque sous l'avalanche de la nouvelle population. Plusieurs le poussaient à déplacer le siège de son diocèse, mais il résista d'abord et leur cita avec humour l'épigramme latine :

*Si in qua sede sedes
Et tibi commoda sit ista sedes,
In ista sede sede
Neque ab ea recede. (1)*

Mais, pressé par son clergé, il jeta les yeux sur deux petites villes : Marquette et Hancock. Il se prononça en faveur de la première. Hancock lui déplaisait parce que c'était le nom d'un hérétique et peut-être même d'un infidèle tandis que le Père Marquette était un saint missionnaire « *cujus memoria in benedictione est* ». C'est pourquoi Mgr Baraga préféra *Marquettensis* à *Hancockensis*.

Le florissant diocèse de Marquette eut donc comme patronyme le fameux découvreur du Mississipi.

(1) Si tu t'assieds sur un siège — et que ce siège soit confortable, — reste assis sur ce siège, — et ne le quitte pas.

Et la vie continue, féconde et fatigante. Ses forces diminuent et, un soir de novembre, il écrit dans son journal : « C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma consécration, triste journée. » Plus tard, à la même date : « Le passé m'attriste, le présent me tourmente, l'avenir me fait peur. J'aimerais bien mieux être missionnaire sauvage que d'être évêque. »

Pourtant, il était un merveilleux évêque, dévoué et aimé de tous. Mais quelques-uns de ses prêtres n'avaient pas la santé et l'héroïsme de vivre en pleine forêt, au milieu des Indiens; ceux-là n'avaient pas l'énergie indomptable de leur évêque, ni sa force d'âme et laissèrent le champ d'apostolat. Voilà ce qui faisait souffrir le grand cœur de l'évêque.

C'était un homme de Dieu et malheur à celui qui osait ou eût osé lever une main sacrilège sur lui. Un jour, un homme de tempérament bouillant lui parla d'une façon irrespectueuse et menaçait même de le frapper. Quelques heures plus tard, ce pauvre homme perdit la main.

Il aimait à rendre service, à soulager les autres le plus souvent possible. Il avait remarqué que son jeune secrétaire, l'abbé Chebul, était de frêle constitution. Il fallait le ménager. Au départ pour une visite épiscopale, l'évêque s'empara des deux sacoches, la sienne et celle de son secrétaire.

— Mais, Excellence, permettez-moi de prendre les bagages. Ce n'est pas convenable pour un évêque de porter sa sacoche et celle de son aide.

— Allons donc, répondit l'évêque. Est-ce que le respect humain m'empêchera de porter ce petit colis ? D'ailleurs vous devez faire attention à votre santé; moi, je suis vieux et accoutumé à ces choses. Oubliez-vous que vous devez obéissance à votre évêque ?

L'abbé Chebul raconte une anecdote qui met en lumière l'humilité et la mortification de son évêque. L'abbé Chebul était, à cette époque, en charge de la paroisse de La Pointe. Son évêque vint le voir et, la nuit venue, le curé offrit à son visiteur de coucher dans le lit, le seul qu'il y avait dans son petit presbytère. Mais l'évêque ne l'entendait pas ainsi.

— Mon ami, dit-il, vous allez garder votre lit; vous devez vous reposer.

— Mais où coucherez-vous, demandai-je ?

— Je suis accoutumé à me reposer par terre, répondit l'évêque.

Et, sans plus de cérémonie, il s'étendit sur le plancher.

— Mais je ne permettrai pas une telle chose. Je ne dormirai pas de la nuit en pensant que mon évêque est couché sur le plancher.

— Vous allez prendre le lit. J'ai passé des centaines de nuits dans des endroits plus pauvres; je suis accoutumé et je suis vieux. Vous, vous êtes jeune et vous devez vous ménager.

— Non, je ne le permettrai pas.

— Vous allez vous coucher dans votre lit. Je suis votre évêque et vous devez m'obéir. Couchez-vous là, dans votre lit.

Même les protestants et les hommes sans religion avaient un grand respect pour cet homme d'une grande distinction et d'une affabilité qui lui gagnait des amitiés sincères. Pendant l'un des derniers voyages qu'il fit sur les Grands Lacs, le capitaine du navire, M. Mackay, aimait à causer avec l'évêque. A l'heure du repas, le capitaine, suivant la coutume, présidait au bout de la table, ayant à sa droite Mgr Baraga et l'abbé Chebut. Durant le repas, l'évêque tremblait tellement qu'il avait beaucoup de peine à porter les aliments à sa bouche. Alors le capitaine se leva, dit à l'abbé de s'asseoir à sa place, et se mit à faire manger l'évêque, et celui-ci, humblement, accepta l'aide du capitaine, qui lui donnait la nourriture, comme on nourrit un enfant. Cette scène émut jusqu'aux larmes plusieurs passagers, surtout les dames. Après le repas, quelques-uns félicitèrent le capitaine Mackay de sa charité. Mais le capitaine leur dit :

— Je n'ai pas besoin de compliments; Monseigneur et moi, nous sommes des amis depuis trente ans, et ce que j'ai fait, il l'a fait nombre de fois pour ses Sauvages.

De son vivant et après sa mort. Dieu voulut montrer combien il aimait son serviteur. Voici deux faits, racontés par la révérende Mère Julia, de la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph, de Saint-Louis, Mo., et cités par Verwyst (1).

Mme W. avait mal aux genoux depuis longtemps et le mal semblait incurable. Elle se rendit à l'évêché et demanda à la ménagère de lui donner les bas de l'évêque. Celle-ci lui dit qu'elle devait demander la permission à l'évêque, qui était alors alité. Il consentit volontiers pour ne pas faire de peine à cette pauvre femme. Aussitôt qu'elle mit les bas, elle fut guérie. Quelques années après la mort de l'évêque, survenue le 19 janvier 1868, cette même femme commit la faute de consulter une diseuse de bonne aventure, pour savoir qui lui avait volé une réserve de beurre. Aussitôt qu'elle eût quitté la devineresse, elle fut punie de sa faute : son mal revint.

Une autre fois, un mineur se blessa au genou. Il craignait l'amputation. Un prêtre lui dit d'appliquer sur le genou fracturé un morceau de cierge que Mgr Baraga tenait à la main, à l'heure de sa mort, puis de l'invoquer avec une grande confiance parce que l'évêque avait toujours été bon pour les malades. Le malade obéit et, le lendemain, il guérit.

(1) Verwyst Ch., *Life and Labors of Rt. Rev. Frederic Baraga*, pages 376, 377.



A la mort de Mgr Frédéric Baraga, le diocèse était bien organisé. Vingt et un prêtres occupaient les points stratégiques d'où ils rayonnaient aux chapelles de missions avec plus de facilité qu'autrefois; cinq couvents de religieuses et nombre d'écoles rurales enseignaient la religion et répandaient la civilisation. L'âge héroïque était fini.

Pour perpétuer le souvenir de cet homme extraordinaire aimé des Indiens, auxquels il avait consacré trente-sept ans de sa vie, on a donné son nom à un comté du Michigan, à un village près de l'Anse, à une rue et à une école de la cité de Marquette. Son pays d'origine a voulu l'honorer en érigeant, à Dobernice, un magnifique monument. Cependant « son vrai monument d'immortalité, écrit le Père Alexandre Dugré, c'est son œuvre, ses âmes sauvées, son diocèse, ses livres, qui lui ont tant coûté, qui ont rendu et qui rendent encore tant de services aux jeunes missionnaires des Ottawas et des Odjibwés, aux Etats-Unis et en Ontario. »

Il avait été un homme d'une incroyable activité : voyageur infatigable, constructeur d'écoles et d'églises, fondateur de missions. « Il tenait un journal exact des événements : c'est de l'action écrite, c'est fantastique, c'est fiévreux, mêlé de mots français et sauvages, bouillonnant de zèle, de désir de tout faire à la fois. » Il avait tellement concentré ses énergies sur l'apostolat indien qu'il perdit ses traits d'aristocrate autrichien pour emprunter ceux du faciès algonquin. Il devint le plus sauvages des nobles et le plus noble des Sauvages.

Il n'était pourtant pas d'une constitution robuste, il semblait plutôt destiné au ministère de ville qu'aux labeurs dont s'accommode le débrouillard coureur de bois, assez audacieux et endurant pour risquer une randonnée de cent milles en raquettes, camper sur la neige, sur un rocher ou à la belle étoile. Pour un tel genre de vie, personne n'aurait songé à Baraga, sauf Dieu. Il vécut intensément et dangereusement, comme les saints Martyrs Canadiens, sur un des plus rudes théâtres missionnaires du monde.

Durant trente-sept ans d'un labeur trépidant et au milieu d'effarantes difficultés, cette âme de feu n'avait cherché qu'une chose : faire connaître, aimer et servir Dieu. C'était là le but de sa vie sacerdotale, c'était là sa devise épiscopale : *Unum necessarium*. Et les 25,000 âmes qu'il a gagnées à son Dieu lui ont préparé une réception triomphale, le jour de son entrée en paradis.

Y a-t-il spectacle plus reconfortant que de suivre la montée lumineuse de cet apôtre totalement voué aux intérêts de Dieu ? Ses qualités de héros, l'Eglise de Rome les a reconnues lorsqu'elle a permis d'introduire sa cause de béatification.

APPENDICE

Lettre Pastorale de l'évêque Baraga aux Sauvages.

N.B. — Cette lettre fut publiée en odjibwé avec une traduction anglaise. Voici maintenant une traduction française, la seule qui existe, croyons-nous.

— FRÉDÉRIC BARAGA —

— Evêque —

Mes enfants que j'aime, je vous salue bien.

Le Seigneur Dieu a fait toute chose, et possède tout. Mais surtout, il prend bien soin de la prière, sa religion sur la terre. Lui, Notre-Seigneur a apporté la religion quand il est venu sur la terre par pitié pour nous. Et le premier il l'a prêchée quand il a enseigné à l'homme. Et quand il décida de s'en aller, il choisit douze hommes, ses apôtres, pour aller prêcher partout sur la terre, et, en même temps, il leur dit de nommer des hommes pour prendre leur place et prêcher partout. C'est ce qu'ils ont fait. Ainsi, il y a eu des prêtres et des évêques jusqu'à ce jour, et il y en aura jusqu'à la fin du monde. Mais Lui, Jésus, prend bien soin de la religion, parce qu'il l'a promis. Il nomme aussi les évêques. C'est sa volonté, qu'il en soit toujours ainsi dans son église. Ainsi il a voulu que je sois évêque, bien que j'en sois indigne, et il m'a confié tous les Sauvages chrétiens, ici, et il veut que j'en prenne bien soin et que je les exhorte à pratiquer leur religion, à bien prier, à se conduire comme il faut jusqu'à la mort. Et c'est ce que je vais faire tant que je vivrai. Comme évêque, c'est la première fois que je m'adresse à vous tous, mes enfants bien-aimés. Je veux vous dire plusieurs bonnes choses, maintenant. Lisez bien cette lettre, non seulement une fois, mais souvent, et faites toute chose comme on vous le dit. S'il y en a qui ne peuvent pas lire, que d'autres aient pitié d'eux et leur lisent la lettre et leur fassent connaître ce qu'elle contient. Mes enfants bien-aimés, gardez toujours bien votre religion tant que vous vivrez sur la terre. Vous êtes heureux d'avoir choisi la vraie religion, car l'homme ne vit pas seulement ici sur la terre, il vivra toujours après que sa vie sur la terre sera finie; son âme vivra toujours. Mais nos âmes seront heureuses pour toujours, si nous sommes chrétiens et si nous menons une bonne vie. Donc, gardez bien notre religion pour être toujours heureux dans le ciel, après avoir été pauvres sur la terre. Ne vous occupez pas d'une autre religion. Ce

n'est pas la bonne. Remerciez le Bon Dieu de vous avoir donné la vraie religion et gardez-la toujours bien. Ne faites pas attention à la religion des Indiens (sorciers). C'est une grande folie, et Dieu Notre Seigneur la déteste. Un chrétien agit bien mal et offense beaucoup le Bon Dieu, s'il pratique encore les erreurs auxquelles il a renoncé quand il a été baptisé. Mes enfants, gardez bien votre religion; recherchez le bonheur éternel du ciel, parce que le Seigneur veut que vous soyez heureux pour toujours. Tout ce que le Bon Dieu a fait en créant le ciel et la terre et en envoyant son Fils sur la terre, il l'a fait pour que son nom soit sanctifié et pour que les hommes soient heureux. Si l'homme, sur la terre, obéit au Bon Dieu, il recevra le bonheur éternel du ciel; mais s'il Lui désobéit, il ne recevra pas le bonheur éternel. Au contraire, il souffrira, il souffrira beaucoup, et il souffrira beaucoup pour toujours. Voici ce que vous devez faire, mes enfants bien-aimés : obéissez toujours bien à Notre-Seigneur, faites ce qu'on vous dit : ainsi vous sanctifierez le nom de Dieu et vous rendrez vos âmes heureuses. Jésus a dit : « Une seule chose est nécessaire ». Mais quelle est cette chose ? C'est d'aimer et bien servir le Seigneur pour donner le bonheur à vos âmes. Il n'y a pas, sur la terre, d'occupation aussi importante que de servir Dieu, et, par ce moyen, d'aller un jour au ciel. Voilà pourquoi nous sommes sur la terre. Rappelez-vous, mes enfants, ce que le Bon Dieu a fait pour nous donner la vie éternelle : premièrement il veut que nous vivions sur la terre : il nous donne la religion, les saints sacrements et la grâce; il a même donné son Fils bien aimé pour qu'il meure sur la croix afin que nous soyons heureux au ciel pour toujours. En vérité, Dieu, désire beaucoup notre bonheur. Il sacrifie son Fils pour rendre nos âmes heureuses. Mes enfants, puissiez-vous bien comprendre ceci afin que, vous aussi, vous puissiez comprendre votre bonheur comme Dieu l'a compris. Rappelez-vous encore ceci : Si vous obtenez le bonheur éternel du ciel, c'est vous qui serez heureux, qui aurez tout ce que vous avez gagné. Dieu ne sera pas plus heureux, si vous êtes au ciel, et il ne sera pas moins heureux si vous brûlez en enfer. Vous, seuls, aurez ce que vous aurez gagné. Puissez-vous bien comprendre celà ! Comprenez encore ceci ! Si vous vivez bien et gagnez le bonheur éternel du ciel, vous gagnez tout : vous êtes très heureux. Mais si vous êtes méchants et si vous ne gagnez pas le bonheur éternel du ciel, vous perdez tout, vous ruinez tout, parce qu'il n'y a pas d'autre chose qui puisse vous rendre heureux : vous serez bien misérables pour toujours, en enfer. Le véritable bonheur n'est nulle part, ici, sur la terre, mais seulement au ciel. Si vous ne gagnez pas le bonheur qui est au ciel, vous souffrirez pour toujours. C'est vraiment triste ! Bien qu'une personne sache qu'elle doit être sur la terre pour un temps bien court, elle sait que le vrai bonheur n'est pas sur la terre, mais seulement au ciel, elle comprend très bien cela, mais cela la laisse indifférente, et elle vit comme si elle devait toujours vivre sur la terre et comme si elle devait finir d'exister en mourant sur la terre. Vous, mes enfants, n'agissez pas ainsi. Comprenez pourquoi vous êtes sur la terre. C'est seulement pour

gagner le ciel que vous êtes ici sur la terre. Si vous le gagnez vraiment, vous serez bienheureux, même si vous êtes pauvres sur la terre. Mais si vous ne le gagnez pas, vous serez bien misérables, même si vous êtes honorés, riches et en bonne santé. Si quelqu'un possédant des biens, sur la terre, ne s'occupe pas des biens éternels et ne cherche pas à les gagner, il s'en attristera davantage au jugement. Il se dira : « vraiment, j'ai été insensé pendant que je vivais sur la terre, j'ai aimé les seuls biens terrestres qui ont fait mon unique occupation. Maintenant, je les ai perdus, et à leur place, j'ai gagné des souffrances éternelles. » Puissiez-vous, bien comprendre ceci, mes enfants, et vous bien conduire ! Servez toujours bien le Seigneur durant votre courte vie sur la terre ; agissez comme le Seigneur le veut. De tout votre cœur, croyez ce que Jésus nous a enseigné quand il est venu sur la terre ; ne rejetez aucune parole de son enseignement. Nous serions incapables de les comprendre avec notre raison seulement. Notre raison est trop faible. Servons-nous de la foi. Croyons fermement, ici, sur la terre, tout ce que Jésus a dit. Au ciel nous verrons clairement comment sont les choses. S'il y a quelque chose de trop difficile, pour vous, à comprendre, pensez tout de suite : « Vraiment, moi, je ne comprends pas, je ne sais comment cela se fait, mais Dieu le sait. Et parce qu'il l'a dit, je crois. Plus tard, au ciel, je comprendrai. » Gardez bien votre foi, mes enfants, aussi longtemps que vous vivrez, afin que Dieu vous aime, parce que saint Paul a dit : « Personne ne sera aimé de Dieu, s'il n'a pas la foi. » Et Jésus dit : « Celui qui ne croira pas souffrira pour toujours en enfer. » Mais ne pensez pas que la foi seule suffit pour gagner la vie éternelle du ciel. Les Protestants disent cela, mais il n'en est pas ainsi. Il est écrit dans la Bible : « Si quelqu'un croit seulement, mais ne fait pas le bien aussi, sa foi est morte ; elle ne lui sert de rien. » Efforcez-vous de tout votre cœur de bien garder votre foi, votre religion et en même temps agissez selon les enseignements de votre religion. On nous dit : « Que votre foi soit vivante. » Si nous essayons sincèrement de vivre comme la religion nous enseigne, alors notre foi est vivante. Et une foi vivante nous donnera le bonheur éternel du ciel. Je vous exhorte, mes enfants. Gardez bien votre foi, votre religion. Vivez selon les sermons que vous entendez, et vous serez bienheureux dans le royaume de Dieu. Et surtout, je vous exhorte de prier tous les jours, parce que Notre-Seigneur dit : « Priez toujours, ne cessez pas. » Priez toujours bien, matin et soir, et, dans la journée, pensez à Dieu, ne l'oubliez jamais. Si quelqu'un ne prie pas le matin, il manquera de force pour se battre contre le diable. Car le diable cherche à nous donner de mauvaises pensées pour nous inciter à mal faire. Si quelqu'un prie bien, il prendra de fortes résolutions pour combattre efficacement le diable. Il n'acceptera pas les mauvaises pensées, et ne sera pas méchant. Mais s'il ne prie pas, il ne prendra pas de bonnes résolutions, et tombera bientôt dans le péché. Ne soyez pas négligents, mes enfants. Priez tous les jours, et, en même temps, songez à ce que vous dites quand vous priez. Instruisez bien vos enfants sur la religion. Les parents chrétiens

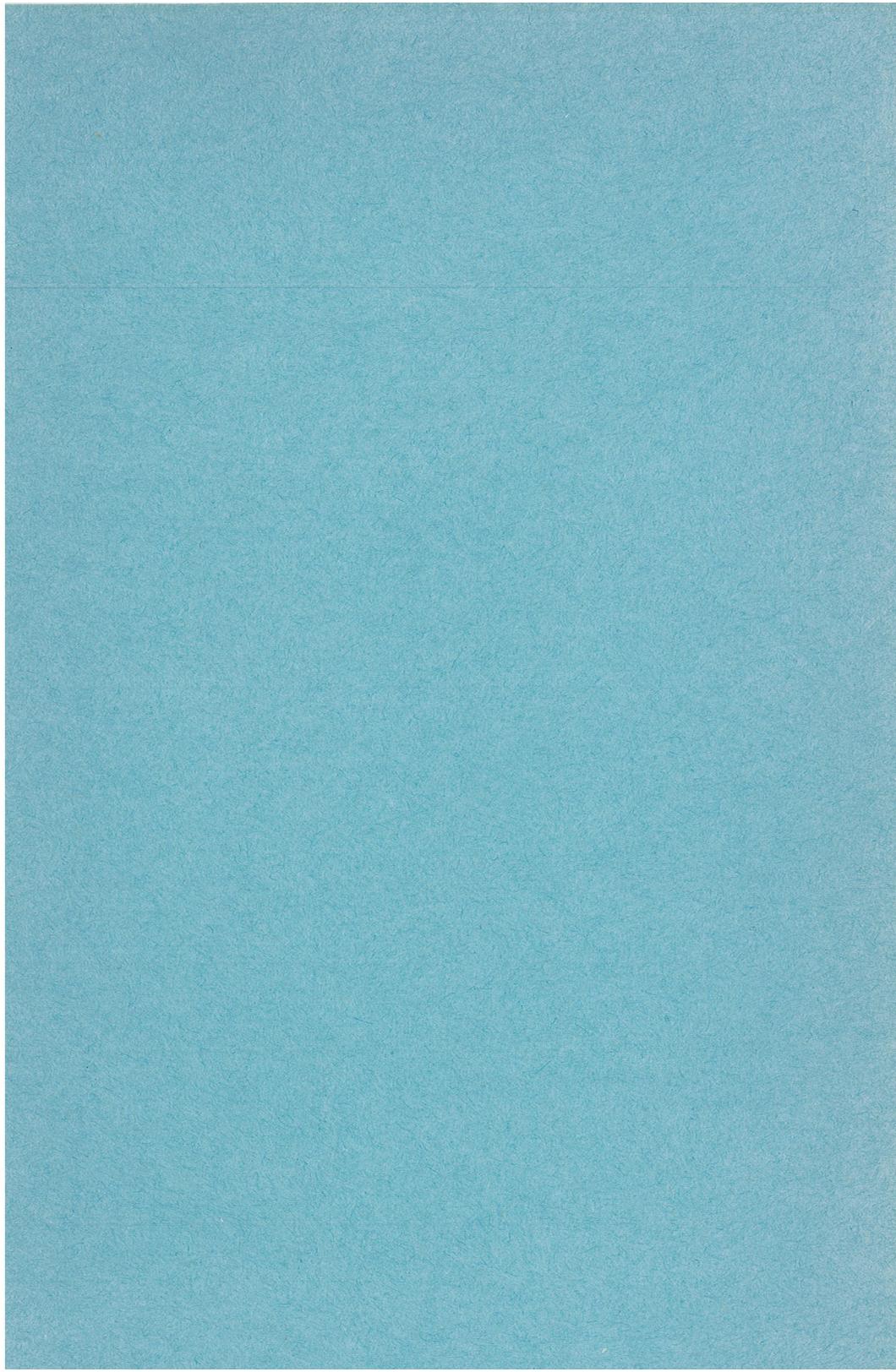
agissent bien mal quand ils négligent d'enseigner la religion à leurs enfants. Ne soyez pas négligents, autrement vous souffrirez au jour du jugement. Priez bien, surtout le dimanche et ne travaillez pas; venez à l'église aussi souvent que les autres y viennent. Aimez bien l'église, parce qu'elle est la maison de Dieu sur la terre. Si quelqu'un entre, bien disposé, dans la maison de Dieu sur la terre, il entrera dans la maison de Dieu au ciel, une fois terminée sa vie sur la terre. Mes enfants bien-aimés, respectez bien le Bon Dieu, toujours, et glorifiez-le de tout votre cœur. Respectez et glorifiez le Seigneur Dieu plus que n'importe quelle personne sur la terre. Mais il arrive souvent que quelqu'un montre plus de respect envers des personnes sur la terre qu'envers Dieu. Réfléchissez et comprenez. Si quelqu'un parle avec un prêtre, il ne parlera pas mal, il ne parlera pas immodestement, il ne dira pas de vilains mots, parce qu'il respecte le prêtre qui l'écoute. Mais s'il parle avec un de ses compagnons en impureté, il dira toutes sortes de choses folles et immodestes. Comprenez ! Est-ce qu'il respecte le prêtre plus que Dieu ? Si le prêtre l'entend parler, il ne dit rien de mal; mais si le prêtre ne l'entend pas, bien que Dieu l'entende, il dit toute sorte de mauvaises paroles. Ainsi, il respecte vraiment plus une personne sur la terre qu'il ne respecte Dieu. Vraiment il n'agit pas bien ! C'est très mal. Voilà pourquoi, mes enfants, on vous dit de respecter Dieu plus que n'importe qui sur la terre. Ce que vous ne feriez pas devant le prêtre, ne le dites pas, ne le faites pas en quelque endroit que ce soit parce que le Seigneur Dieu est partout. Toujours il vous regarde, toujours il vous entend. Si on dit à un chrétien s « Respectez Dieu comme vous respectez le prêtre », il pensera tout de suite : ce serait respecter bien peu le Bon Dieu. Dieu n'est-il pas plus que tous les prêtres et les évêques ? Certainement qu'il l'est, et cependant il n'est pas plus respecté que le prêtre. Quelqu'un ne parlerait pas mal devant un prêtre, mais devant Dieu il parle très mal. C'est bien triste ! N'agissez pas ainsi, mes enfants. Respectez bien et glorifiez beaucoup Notre-Seigneur. Souvenez-vous de Lui, toujours; il est partout, il vous voit toujours, il vous entend continuellement. N'agissez pas mal, car le Seigneur vous voit; ne parlez pas mal parce que le Tout-Puissant vous entend. Ecoutez toujours bien le Bon Dieu, mes enfants. Il le mérite grandement. Il a créé toute chose, et toute chose lui appartient. Obéissez-Lui bien. On demande aux chrétiens d'obéir, même à ceux qui vivent sur la terre. Par exemple : les enfants doivent obéir à leurs parents et les serviteurs à leurs maîtres. Il faut obéir à Dieu bien davantage, parce que tous, nous lui appartenons tout entiers. Dieu nous parle toujours dans notre cœur; il nous dit toujours que nous devons haïr et fuir tout ce qui est mal, et au contraire, faire seulement ce qui est bien. Si un chrétien est porté à mal faire, immédiatement Dieu lui dit en son cœur : Ne fais pas cela, c'est mal ». C'est ainsi qu'il sera averti. Mais si un chrétien est porté à faire le bien, immédiatement Dieu lui demandera de faire ce bien. C'est ainsi que Dieu parle toujours à notre cœur. Bienheureux le chrétien qui écoute toujours le Bon Dieu qui lui parle. De

plus, le Seigneur nous parle par les sermons. Quand un chrétien entend un sermon, il entend vraiment le Bon Dieu. Bien qu'en réalité c'est le prêtre qui prêche; il prêche comme si c'était Notre Seigneur lui-même. Et Jésus dit : « Si quelqu'un écoute celui qui prêche, il m'écoute moi-même. » Mes enfants bien-aimés, obéissez au prêtre qui prêche, et vous obéirez à Dieu. Recevez bien tout ce que l'on vous dit et faites bien toute chose. C'est alors que Dieu vous parle. Mais surtout, mes enfants, aimez le Bon Dieu. Si quelqu'un aime le Bon Dieu, il fera bien toute chose, il ne fera rien de mal par exprès. C'est avec raison qu'on nous dit d'aimer le Seigneur, et Jésus enseigne : « Vous aimerez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces. » C'est là l'enseignement de Jésus, efforcez-vous, mes enfants de l'aimer comme il vous l'enseigne. « De tout votre cœur, vous aimerez le Seigneur » dit Jésus. Si quelqu'un aime Dieu plus que tout au monde et donne tout son cœur au Bon Dieu, il aime Dieu de tout son cœur. Si quelqu'un est fermement résolu d'éviter le péché et s'il aimait mieux mourir que de commettre un péché délibéré, celui-là aime Dieu de toute son âme. Et s'il pense toujours à Dieu, comme s'il le voyait, et qu'il se dit en même temps : « Je ne parlerai pas mal, je ne ferai rien de mal, parce que le Seigneur m'entend et me voit, » celui-là aime Dieu de tout son esprit. Si un chrétien prend la forte résolution de bien vivre, s'il pense toujours ainsi : « Puissé-je bien vivre ! », et si, en même temps, il évite vraiment ce qui est mal autant qu'il le peut, celui-là aime Dieu de toutes ses forces. En vérité il est heureux celui qui aime bien le Bon Dieu. Maintenant, mes enfants, efforcez-vous toujours de bien aimer Dieu. Et puisque vous l'aimez, détestez tous les péchés. Sur-tout hâissez et rejetez l'ivrognerie. C'est très mal. Quand quelqu'un est saoul, il parle mal et agit mal. Hâissez aussi l'adultère et l'impureté. Craignez Dieu, car toujours il nous voit. Mes enfants bien-aimés, hâissez tout ce qui est mal, comme Dieu le hait. Acceptez, aimez tout ce qui est bon comme Dieu l'aime, et vous serez éternellement heureux au ciel, dans le royaume de Dieu, Ainsi soit-il.

Frédéric, évêque.

SOMMAIRE

Comment Dieu prépare un grand homme	5
Une chrétienté de consciences droites à l'Arbre-Croche	12
Ses aventures à La Pointe	18
Une petite réduction du Paraguay à l'Anse	25
Le grand Chef . . . que Dieu protège	33
Lettre pastorale en odjibwé (appendice)	38



Collection "Documents Historiques"



- No 1 : La Société Historique du Nouvel-Ontario.
- No 2 : Aperçu sur les origines de Sudbury.
- No 3 : Faune et mines régionales.
- No 4 : Chelmsford, Coniston, Chapleau.
- No 5 : Familles pionnières.
- No 6 : Fondateurs du diocèse du Sault-Ste-Marie.
- No 7 : Flore régionale et industrie forestière.
- No 8 : Verner et Lafontaine.
- No 9 : Couvent, F.F.C.-F., Orphelinat à Sudbury.
- No 10 : Saint-Ignace II et Welland.
- No 11 : Vieux remèdes au tribunal de l'histoire.
- No 12 : L'histoire de Sturgeon-Falls.
- No 13 : Jean Nicolet, Nicolat Point, Toronto.
- No 14 : Gloires Ontariennes I : Saints Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant.
- No 15 : Gloires Ontariennes II : Saints Antoine Daniel, Charles Garnier et Noël Chabanel.
- No 16 : Trois grands Hurons.
- No 17 : Folklore Franco-Ontarien I.
- No 18 : Région agricole Sudbury-Nipissing.
- No 19 : North-Bay et les Jumelles Dionne.
- No 20 : Folklore Franco-Ontarien II.
- No 21 : Notre Histoire en cinq actes.
- No 22 : Timmins, métropole de l'or.
- No 23 : Bonfield, Astorville, Corbeil.
- No 24 : Blind-River, Blezard-Valley.
- No 25 : Contes Populaires Franco-Ontariens.
- No 26 : Paroisse Ste-Anne de Sudbury.
- No 27 : Héros du lac Supérieur, F. Baraga.

On peut se procurer ces publications
à l'adresse suivante :

La Société Historique du Nouvel-Ontario,
Collège du Sacré-Coeur,
Sudbury, Ont.